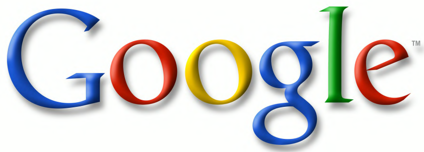
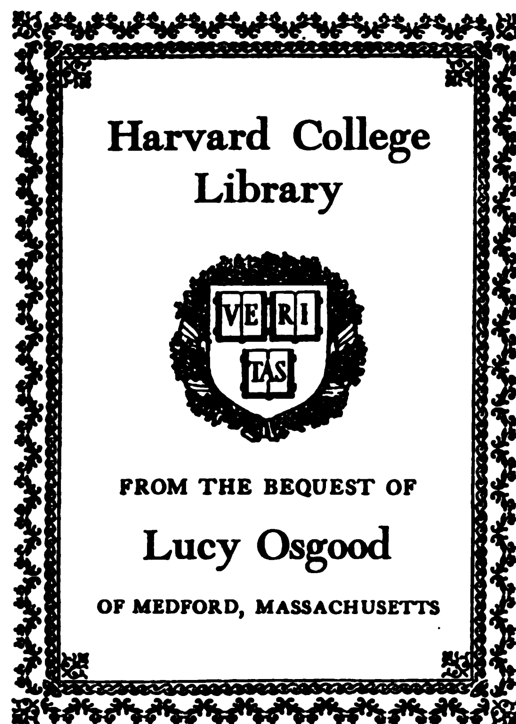






Les pronoms démonstratifs

de l'ancien arménien.

Avec un appendice sur les alternances vocaliques indo-européennes.

Par

Holger Pedersen.

D. Kgl. Danske Vidensk. Selsk. Skr., 6. Række, historisk og filosofisk Afd. VI. 3.



København.

Bianco Lunos Bogtrykkeri.

1905.

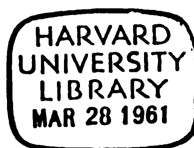

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
MAR 28 1961

Table des matières.

Pages

Introduction (Système et éléments) ... 5 (307)

- Le thème **to-* et ses composés en indo-européen ... 6 (308)
- Le thème **k̑i-* en indo-européen (avec un excursus sur quelques pronoms albanais) ... 12 (314)
  - [Les pronoms albanais p. 13—14 (315—316)]
- Les thèmes **eno-* **ano-* en indo-européen ... 17 (319)
- Les mots signifiant ‚un‘ en indo-européen (y compris l'arménien) ... 18 (320)

Théorie de M. Meillet sur le système démonstratif arménien ... 26 (328)

- *ais* etc. ... 26 (328)
- *sa* etc. ... 28 (330)
- *sa* etc. et les articles ... 29 (331)

Ma théorie sur le système démonstratif arménien ... 32 (334)

- Les articles ... 32 (334)
- *sa* etc. ... 34 (336)
- *ais* etc. ... 34 (336)
- Adverbes ... 35 (337)
- Interjections ... 37 (339)

Appendice ... 37 (339)

Index ... 46 (348)

Corrections et additions ... 51 (353)

Introduction (Système et éléments).

§ 1. La langue arménienne possède trois séries de pronoms démonstratifs qu'il sera permis d'appeler «la série *hic*, la série *iste*, la série *ille*»; car la différence de sens entre les trois séries correspond assez exactement aux nuances des trois pronoms latins cités. Dans chacune des séries on trouve quatre pronoms: un pronom démonstratif proprement dit (employé soit comme substantif soit comme adjectif), un pronom anaphorique (substantif), un article, un pronom d'identité (substantif et adjectif). En outre on trouve dans chaque série quelques adverbes de lieu et un mot signifiant «voici, voilà». Pour les détails de l'usage je me permets de renvoyer le lecteur à un article de M. Meillet, inséré dans les Mémoires de la société de linguistique de Paris, X 241—266, qui est tellement complet qu'il suffira ici de dresser un tableau synoptique des principaux mots démonstratifs de l'ancien arménien·

Démonstratifs	*ais* ,hic'	*aid* ,iste'	*ain* ,ille'	
Articles	*-s*	*-d*	*-n*	
Anaphoriques	*sa* ,is'	*da* ,is'	*na* ,is'	
Identité	*soin* ,idem'	*doin* ,idem'	*noin* ,idem'	
,voici, voilà'	(*ah*)*avasik*	(*ah*)*avadik*	(*ah*)*avanik*	
Adverbes . . .	*ast* ,hic'	*aidr* ,istic'	*and* ,illic'	comp. *ur* ,ubi, quo'
	aisr ,huc'	*aidr* ,istuc'	*andr* ,illuc'	
	asti ,hinc'	*aiti* ,istinc'	*anti* ,illinc'	comp. *usti ust* ,unde'
	(*astust*)		(*andust*)	

§ 2. La différence de sens des trois séries arméniennes se trouve exprimée dans le système démonstratif de beaucoup d'autres langues de la famille indo-européenne pour les démonstratifs proprement dits, les adverbes de lieu et les interjections (,voici, voilà'). Mais d'ordinaire les articles, les anaphoriques et les pronoms d'identité n'y participent guère. Ces mots neutraux forment donc une quatrième série, la série *is*, à laquelle appartient aussi le pronom grec *ὁ ἡ τό*, skr. *sa sā tad*, got. *sa sō þata*, v. scand. *sā sū þat*, alb. *i e te* (cfr. Festskrift til Vilh. Thomsen, Copenhague 1894, p. 248 et suiv., Zeitschrift

f. vergl. sprachf. XXXVI 309—315). L'absence de la série neutrale est une particularité très frappante de l'arménien. Dans les autres langues indo-européennes cette série est d'ordinaire bien conservée, tandis que les trois premières séries (*hic*, *iste*, *ille*) sont sujettes à des réductions diverses. Très souvent la série *iste* est éliminée (système *hic: ille: is*), et dans ce cas on ne la voit guère revivre; cette série semble de plus en plus s'effacer et être sentie comme inutile et superflue. De plus, la série neutrale a souvent supplanté la série *hic* ou s'est fondue avec la série *hic* (système *is: ille*; cf. got. *sa : jains*). On trouve aussi quelquefois un système *hic: is* (cf. angl. *this: that*), résultat de la confusion des séries *is* et *ille*. La série *is* peut même arriver à supplanter à la fois les deux séries *hic* et *ille*: beaucoup de langues se contentent d'un seul pronom démonstratif dont le rapport peut être désigné plus exactement par des adverbes (,ci', ,là'); mais quelquefois ce système à une seule série n'est pas de longue durée: les adverbes finissent par se fondre avec le pronom, ce qui donne naissance à de nouveaux pronoms de la première et de la troisième série.

§ 3. Les éléments radicaux dont dépend la différence des séries arméniennes, se retrouvent aisément dans les langues sœurs, mais sans le parallélisme morphologique propre à l'arménien. C'est en slave et en baltique qu'on trouve le plus exact équivalent des formes arméniennes: lit. *szìs* ,hic', *tàs* ,is', *añs* ,ille'; v. sl. *sĭ*, *tŭ*, *onŭ*. Sur la forme originale des mots *szìs sĭ*, *añs onŭ*, voir ce que nous dirons plus loin (§ 5, § 6); leur signification n'appelle aucune remarque. Au contraire le pronom *tàs tŭ* est très clair quant à la forme et à l'origine étymologique: c'est tout simplement le pronom indo-européen **so* **sā* **tod* dont les formes commençant par un *s* ont été éliminées par voie d'analogie; la même chose doit avoir eu lieu en arménien. Mais il est nécessaire de dire quelques mots sur le sens de ce pronom que nous avons classé plus haut (§ 2) parmi les pronoms de la série *is*.

Le thème **to-* et ses composés en indo-européen.

§ 4. La signification qu'a prise le pronom v. sl. *tŭ* (r. *tot*, pol. et tch. *ten*) dans les différentes langues slaves modernes, dépend du système démonstratif de chacune de ces langues. Le russe s'en tient au système *hic: is*; c'est pourquoi *tot* a pris le sens ,ille' (opposé à *étot* ,hic'). Le tchèque a réalisé le système *is: ille* et a assigné à *ten* le sens ,hic, is' (*ten-to* ,hic' avec la particule emphatique *to*); cf. *onen* ,ille'. En polonais la série *ille* (représentée par *ów*) étant hors d'usage on a abouti au système d'un seul pronom démonstratif (*ten*) dont le rapport peut être désigné plus exactement par l'addition de l'adverbe *tam* (*tam-ten* ,ille'). Le slovène et le bulgare nous présentent à peu près le même système que le tchèque (slov. *ta* ,hic', *oni* ,ille'; bulg. *tózi*, *tója* ,hic', *ónzi*, *ónja* ,ille'). Pour mieux illustrer l'emploi du pronom v. sl. *tŭ* dans ces différentes langues on peut

citer les cas où ce pronom se joint au substantif signifiant ‚monde': en russe *na tom světě* a le sens ‚dans l'autre monde'; au contraire en tchèque *na tom světě* signifie ‚dans ce monde', et c'est là aussi la signification du pol. *na tym świecie*, slov. *na tem svetu*, bulg. *na toja svět*. En somme, les langues slaves modernes nous confirment dans l'opinion suggérée par le vieux slave que le pronom *tŭ* a appartenu dès le commencement à la série *is* comme le lit. *tàs* et les équivalents étymologiques des autres langues indo-européennes. Ce n'est guère que le serbe qui diffère. Le serbe possède un système démonstratif à trois séries (*hic*, *iste*, *ille*), et c'est à la série *iste* qu'appartient le pronom *taj* (= v. sl. *tŭ*); cf. *ovaj* ‚hic' (*na ovome svijetu* ‚dans ce monde'), *onaj* ‚ille'. Cet état de choses ne peut être qu'une innovation; mais le germe de cette innovation doit avoir existé dans la langue-mère slave. Si nous tâchons d'en trouver les traces dans les autres langues slaves, nous nous arrêterons d'abord au fait que certains dialectes bulgares possèdent trois formes de l'article: 1. sér. *-s*, *-v* (*volo-s*, *volo-v* ‚le bœuf'; comp. *na světov* ‚dans ce monde' dont on trouve un exemple dans le dictionnaire de Duvernois p. 2114), 2. sér. *-t* (*volo-t*), 3. sér. *-n*. Comp. Miklosich, Vgl. gramm. der slavischen sprachen, III[2] 185, Lamouche, Mém. soc. lingu., XII 43—59, Brugmann, Die Demonstrativpronomina der idg. Sprachen (Mémoires de l'Académie de Saxe, classe des lettres, XXII n° VI) p. 43—45. Mais quelque intéressant que soit ce phénomène, nous ne pouvons y reconnaître autre chose qu'une innovation. L'article *-t* (fém. *-ta*, neutr. *-to*) n'est qu'une forme enclitique du pronom v. sl. *tŭ* qui appartenait non pas à la série *iste*, mais bien à la série *is*; et il est tout à fait invraisemblable que le pronom enclitique ait appartenu à une autre série que le pronom non enclitique. En outre, si, pour des raisons phonétiques, l'emploi enclitique de ce pronom doit être assez ancien (cf. la conservation de la voyelle finale *ŭ ĭ* du mot précédent: bulg. *volŭ-t* ou *volo-t* ‚le bœuf': *vol* ‚bœuf'; r. dial. *ženicho-t* ‚le fiancé': *ženich*), il s'en faut pourtant bien qu'on puisse y voir un trait de la langue-mère slave; car l'article postpositif ne se trouve ailleurs qu'en bulgare et dans quelques dialectes russes; peut-être même ne faut-il pas rejeter tout à fait la possibilité d'une influence étrangère sur ce point; comp. l'article postpositif de l'albanais (qui est très ancien: Zeitschrift f. vgl. sprachf. XXXVI 310), du roumain et du mordvin (*avă* ‚femme', *avaś* ‚la femme'; *avat* ‚femmes', *avatnă* ‚les femmes'). Les trois articles des dialectes bulgares se trouvent dans une concordance si merveilleuse avec les trois articles arméniens que M. Brugmann a voulu y reconnaître une influence arménienne, en alléguant le rôle considérable qu'ont joué les Arméniens en Bulgarie pendant le moyen âge; il précise sa pensée en ajoutant les remarques suivantes: »Dieser Armeniacismus im Bulgarischen wäre von derselben Art, wie so manche von den Gräcismen im Lateinischen, Gallicismen im Deutschen, Germanismen im Litauischen u. s. w.: eine gewisse Übereinstimmung war schon von Anfang an da, aber was bei dem einen Volk nur okkasionell und nur in Ansätzen vorkam, war bei dem anderen usuell und in grösserer

Ausdehnung vorhanden; infolge des Sprachverkehrs wurde nunmehr das auf der einen Seite erst in Anfängen Vorhandene (in unserm Fall speziell die Verwendung von *-t* für die zweite Person) weiterentwickelt». La justesse et l'importance méthodologique du principe posé ici sont indiscutables; mais l'hypothèse d'une influence arménienne qu'auraient subie les dialectes bulgares ne s'impose pas; on trouvera dans ce qui suit le moyen de s'en passer. Mais pour être fortuite, la concordance des dialectes bulgares, spécialement du dialecte du Rodope, avec l'arménien n'en est pas moins grande; on s'en convaincra par un coup d'œil sur le tableau dressé par M. Lamouche p. 46—47: la différence de thème entre v. sl. *sĭ* et *tŭ* a disparu tout à fait pour faire place à une uniformité aussi complète qu'en arménien; comp. les démonstratifs bulgares *soja toja noja* et les anaphoriques arméniens *sa da na*; et même la particularité que présentent les mots relatifs bulgares d'être accompagnés d'un élément démonstratif (dans la langue littéraire *-to*, dans le dialecte du Rodope *-su -tu -nu*) rencontre une analogie en arménien; on trouvera chez M. Meillet, Mém. soc. lingu., X 260—261, de nombreux exemples d'articles arméniens déterminant des propositions relatives; ils se placent alors immédiatement après le premier mot (ou groupe de mots) accentué indépendant qui suit le relatif, quel que soit ce mot. C'est ainsi que la phrase bulgare *da běše znala, kutri je soja, de-su ti duma* «si tu savais qui est celui qui te parle» (Évangile de Jean, IV 10) se rend ainsi en arménien: *et'ē gitēir du, ov ē, or asē-d çk'ez* ... En bulgare on a choisi dans cette phrase une particule de la première série (on se rappellera que c'est Jésus-Christ lui-même qui parle ainsi à la Samaritaine); en arménien on a préféré un article de la deuxième série; c'est que la situation présentait le choix entre les deux manières de concevoir; la divergence est donc fortuite, mais la concordance syntaxique est presque complète (je n'insisterai pas sur la circonstance que le relatif arménien *or* semble avoir été dès le commencement un adverbe signifiant ,où' tout à fait comme le relatif bulgare *de-* dans *de-su de-to*; cf. Zeitschrift f. vgl. sprachforsch. XXXIX 385). Si l'élément démonstratif peut se joindre en bulgare non seulement à un pronom relatif, mais aussi à un adverbe relatif, nous trouvons exactement la même chose en arménien: bulg. *kak-su mi těži kameně-s f raki-sě, sôj da ti težôt pari-tě f kesjô-ta* «comme me pèse la pierre dans les mains, qu'ainsi te pèse l'argent dans la bourse» (Lamouche p. 58); armén. *arar tēr, orpēs ev asaç-n Movsēs* «le Seigneur fit comme avait dit Moïse» (Ex. VIII 31). De plus les mots tels que bulg. *sakôf takôf nakôf* ,tel', *sôj tôj nôj* ,ainsi', *solkuva tolkuva nolkuva* ,tant' rappellent les équivalents arméniens *ais-pisi aid-pisi ain-pisi* ,tel', *ais-pēs aid-pēs ain-pēs* ,ainsi', *ais-k'an aid-k'an ain-k'an* ,tant' etc. On trouve de même en serbe *ovakov takov onakov* ,tel', *ovoliki toliki onoliki* ,aussi grand'. Mais en serbe comme en bulgare il ne peut s'agir que d'une innovation. Pour les notions ,talis', ,tantus', ,tot' on s'est sans doute, dans la langue-mère indo-européenne comme en latin, contenté d'une seule série démonstrative; en v. sl. on trouve par innovation *sicĭ* à côté de *takŭ* ,tel',

selikŭ à côté de *tolikŭ* ‚aussi grand'; l'effet de cette innovation a été la création d'un système *hic: is* pour ces mots-là, et ce n'est que bien plus tard qu'ont pris naissance, en serbe et dans quelques dialectes bulgares, les dérivés synonymes du thème pronominal *ono-* exigés par le système à trois séries.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que de créations postérieures. Il y a néanmoins un cas où le système à trois séries semble avoir existé en slave dès les temps les plus reculés: c'est pour les notions ‚voici, voilà'. En effet on trouve dans ce cas les trois séries non seulement en serbe et en bulgare, mais aussi en petit russien et en russe. Les formes serbes sont *evo, eto, eno*; en bulgare on trouve *evo* ou *eve*, *eto* ou *ete*, *eno* ou *ene*; en petit russien: *oś, ot, on* (je regrette de ne pas avoir à ma disposition des exemples montrant les détails de l'emploi de ces mots); en vieux russe les formes sont *jese ose vose* ‚voici', *jeto oto voto* qu'on pourrait traduire en italien par ‚eccoti, eccovi', *ono* ‚voilà'. Pour v. r. *oto* je cite ces exemples d'après le dictionnaire de M. Sreznevskij: *i rěša: dai namŭ Vladimera; on že reče: oto vy jestĭ* «et ils dirent: donne-nous Vladimer; et il dit: le voilà à vous» (Lětopisec Perejaslavlja Suzdalĭskago, année 6478; chez Nestor on lit dans le même passage: *voto vy jestĭ*); *i reče jimŭ Svjatopolkŭ: oto Davydŭ* «et S. leur dit: voilà D.» (invitation à interroger D.; Nestor, année 6605); *voto jazŭ poslalŭ pravoje kreščenĭje, istinnoje, po tomu by jeste i sami dějali i inymŭ by jeste zakazyvali čtoby po tomu chodili* «voilà que je vous ai envoyé le vrai baptême; que vous agissiez vous-mêmes conformément à cela, et que vous ordonniez aux autres d'agir conformément à cela» (Gramoty mitr. Kiprijana vo Pskov, année 1395). On peut ajouter encore *oto bratĭja tvoja pasutĭ v Suchemě* (Genèse XXXVII, 13; XIVe siècle), quoique le texte grec soit: οὐχὶ οἱ ἀδελφοί σου ποιμαίνουσιν ἐν Συχέμ. En russe moderne le mot *vosé, evose, vosĭ* ‚voici' n'existe plus sinon comme forme dialectale et dans la locution *avósĭ*; le mot *vot* (*vo*) a pris la signification de ‚voici' (opposé à *von* ‚voilà'); il faut donc constater une transition de la série *iste* à la série *hic* (comp. l'ital. *questo: quello* du lat. *iste: ille* avec élimination du mot *hic*). La même transition a eu lieu pour le pronom *étot* ‚hic' dont le rapport avec les interjections examinées jusqu'ici est hors de doute. Ce pronom se trouve aussi en slovène (*ete eta eto*).

Toutes les interjections mentionnées sont dès l'origine les formes neutres d'une série de pronoms. La forme originale de ces interjections était sans doute: *se* (conservé en v. sl. avec le sens ἰδού; neutre de *sĭ* ‚hic'); *ovo* (conservé en v. r. dans la formule *ovo ... ovo* ‚soit ... soit'; neutre de *ovŭ* ‚hic'); *jeto*; *ono* (neutre de *onŭ* ‚ille'). Il n'est que très naturel que ces formes se soient influencées entre elles de diverses manières. Déjà la forme *jese* à côté de *se* peut avoir éte créée sous l'influence de *je-to* (mais il convient de signaler l'existence d'un pronom déclinable: slov. *esej esa eso*; cf. Miklosich, Lexicon palaeoslovenicum sous le mot *jese*). La généralisation de la voyelle finale *e* qu'on observe en bulgare (*eve, ete, ene*) semble être l'effet de l'influence analogique de *jese*; mais c'est un

leur seul emploi; et grâce au lien étymologique qu'on sentait encore entre *e-to- et *to-, le sens de *e-to- a rendu possibles les innovations étonnantes du serbe et du bulgare.

Le thème $\hat{k}i$- en indo-européen (avec un excursus sur quelques pronoms albanais).

§ 5. Un pronom *$\hat{k}i$- ne se trouve guère avec un paradigme complet qu'en slave et en baltique (nous laissons provisoirement l'arménien de côté); il faut pourtant ajouter qu'il s'en trouvait un en phrygien (*ιος σεμουν κνουμανει κακουν αδδακετ ειτετικμενος ειτου* = *ὅστις ἂν τῷ ἡρώῳ τούτῳ κακὸν ποιήσει, ὑποκατάρατος ἔστω*). Dans les langues ariennes et en albanais nous n'en relevons aucune trace. Il est vrai que M. Brugmann l. l. p. 72 a cru que le skr. *çvas* ‚demain' pourrait être un dérivé de ce pronom, mais c'est là une conjecture qu'on peut se dispenser de discuter ici; si elle s'accorde avec les résultats acquis par ailleurs, elle mérite tous les respects; sinon on peut la négliger: un mot signifiant ‚demain' n'est pas toujours ni nécessairement d'origine pronominale (c'est plutôt un cas assez rare), et phonétiquement il faut se rendre compte de plus d'une possibilité. M. Brugmann compare la désinence de *hyás* ‚hier', dont l'*a* est un *e* indo-européen, mais cette comparaison ne nous empêcherait pas de voir au besoin dans l'*a* de *çvas* un *a* ou un *o* indo-européen. Quant au mot *hyas*, on en identifie d'ordinaire la consonne *y* avec le *ϑ* du gr. *χϑές*; mais les objections de M. Meillet, Mém. soc. lingu., XI 317, me semblent fondées (comme je l'ai déjà dit, Zeitschrift f. vgl. sprachf. XXXVIII 209), et il faut sans doute poser une forme **ǧhsi̯es* (**ǧzhi̯es*) qui a été réduite de diverses manières. Les groupes de consonnes ont sans doute joué un grand rôle dans le développement de notre langue-mère, et je ne trouve rien d'incroyable dans un prototype **k̂ru̯ās: *k̂ru̯as* qui expliquerait à la fois skr. *çvas* et lat. *crās*. Peut-être faut-il admettre une alternance *k̂u̯r-* (d'où lat. *cr-*): *k̂ru̯-* (d'où skr. *çv-*).

Quant à l'albanais, il est vrai qu'on a voulu rapprocher du pronom *$\hat{k}i$- quelques formes pronominales albanaises à initiale *s*. Mais il ne s'agit nullement d'un pronom indépendant, mais bien de certains cas du pronom *i e tε* = gr. *ὁ ἡ τό* (gén.-dat. sing. fém., loc. de tous les genres et des deux nombres). Je n'entrevois d'autre possibilité que de reconnaître dans le *s* la continuation d'un *ti̯* (Festskrift til Vilh. Thomsen, p. 251; Zeitschrift f. vgl. sprachf., XXXVI 309 et suiv.). M. Brugmann l. l. p. 51 a accepté cette explication pour l'ensemble des formes; mais pour les expressions telles que *si-vjet* ‚cette année', *so-t* ‚aujourd'hui', *sō-nde* ‚cette nuit' il croit devoir retenir l'étymologie *$\hat{k}i$-, parce que dans les phrases de cette sorte nous trouvons dans beaucoup d'autres langues des pronoms de la série *hic*. En effet les langues qui possèdent le système démonstratif *hic: iste: ille: is:* (ou du moins *hic: is*) font assez régulièrement usage de la série *hic* dans ce cas. Mais la chose peut se passer tout autrement dans les langues qui ne possèdent qu'une seule série démonstrative. La langue irlandaise nous en fournit un bel exemple.

Cette langue n'a qu'une seule série démonstrative issue étymologiquement de la série *is* (thème pronominal **so-* avec des dérivés et composés assez curieux). Le pronom le plus usité est l'article (nom. masc. *in*, *int*, nom. fém. *ind*, *in*); pour désigner plus exactement le rapport du pronom on ajoute des particules telles que *so* ‚ci' (*ind fir so* ‚ces hommes-ci') ou *tall* ‚là'. Or dans les phrases signifiant ‚aujourd'hui' etc. on emploie le pronom seul sans aucune «particula augens»: *in-diu* ‚aujourd'hui', *in-nocht* ‚cette nuit' (cf. Zeuss, Grammatica Celtica, ed. altera, cur. Ebel, p. 609). De même en français: *ce soir*, *ce matin* etc. sans la particule *ci*. La langue albanaise a le même système démonstratif que l'irlandais: une seule série issue de la série *is*, notamment l'article *i*, *e*, *te*. Pour mieux désigner le rapport du pronom démonstratif on ajoute les particules proclitiques *kε-* ‚ci' et *a-* ‚là': *k-ū kε-jó kε-tá*, *a-ū a-jó a-tá* etc. (sur les détails de la flexion du pronom, cf. Zeitschrift f. vgl. sprachf. XXXVI 310 et suiv.); mais dans les locutions signifiant ‚aujourd'hui' etc. on n'emploie pas ces particules.

** De nombreux exemples de l'emploi des démonstratifs se trouvent dans mes «Albanesische Texte mit Glossar» (Mémoires de l'Académie de Saxe, classe des lettres XV, n° 3) sous les mots *aí* ‚celui-là', *andéj* ‚de là', *aštú* ‚ainsi', *atjé* ‚là', *ki* ‚celui-ci', *kεtéj* ‚d'ici', *kεštú* ‚ainsi', *kεtú* ‚ici'; il est curieux que *atí* ‚là' appartienne à la série *iste*; plus curieux encore est le mot *kεtjé* qui semble appartenir à la série *ille* (mais peut-être que le sens ‚illic' s'est développé de ‚hinc'; le sens serait donc ‚loin d'ici', d'abord près de verbes indiquant un mouvement, puis près de verbes de repos); en outre on trouvera des exemples des mots *tej* ‚au delà' et *tutje* ‚plus loin'. L'explication étymologique est assez difficile; ce qui est clair, c'est que *tej*, *tejε* a un *j* parasite (Festskrift til Vilh. Thomsen p. 247, 255); on trouve le même mot sous une forme plus ancienne *te* avec le sens ‚où' (cf. Zeitschrift f. vgl. sprachf. XXXVI 318; à côté de *te* on trouve *nde*, dans mes Alb. Texte *ne*; à cela il faut comparer *a-ndéj*); on peut poser *te* = **tōd*; *-tje* est né de *-tie* (de **-teje*, transformation analogique de *te*?). *-tu* dans *kε-tú*, *tu-tje*, *a-š-tú*, *kε-š-tú* rappelle l'adverbe slave *tu* ‚ibi', mais les lois phonétiques semblent s'opposer à l'identification des deux mots. *-ti* *-tū* dans *a-tí* *a-tū́* est tout à fait obscur. Il est difficile aussi d'expliquer les particules *a-* et *kε-*. M. G. Meyer a vu dans la particule *kε-* un emprunt du latin *eccum* (Etym. Wörterbuch d. alb. Sprache, p. 1); mais cette explication est tout à fait impossible et ne saurait être reprise aujourd'hui. Aucune explication de *a-ū: k-ū* n'est admissible, si elle ne rend pas compte de *a-k̈ε: ka-k̈ε* ‚tant'. Si nous identifions l'*a-* de *ak̈ε* avec l'*a* de *aū* (et je ne vois guère aucune autre possibilité), il faut identifier la syllabe *ka-* de *kak̈ε* avec la syllabe *kε-* de *kε-tú* etc. Les lois phonétiques ne s'opposent pas à la conjecture d'après laquelle *ka-* serait un ancien impératif **qoue* ‚vois' tombé au rôle d'une particule (cf. lat. *caveō* gr. *κοέω*); *ka-k̈ε* peut avoir signifié dès l'origine ‚voici combien' (*k̈ε* serait le mot relatif bien connu). *a-* pourrait être identique à la particule grec *αὖ*; dans ce cas *a-k̈ε* ne serait pas

une formation indépendante, mais en quelque sorte un pastiche de *kaǩε*. Le pronom interrogatif correspondant à *aǩε*, *kaǩε* est *sa* ‚combien'; mais la coïncidence dans la voyelle *a* doit être ou fortuite ou analogique; l'absence de la syllabe *-ǩε* s'accorde bien avec mon hypothèse et rend impossible la conjecture de G. Meyer qui voulait comparer *aǩε kaǩε* à des formes telles que v. sl. *kakŭ* ‚qualis' *takŭ* ‚talis'. Le mot *akε* qui donne aux mots interrogatifs un sens indéfini, a l'air d'une juxtaposition des deux particules (*akε-tsili* ‚un certain' ‚der und der'). Je dois encore ajouter que si j'ai proposé d'identifier l'alb. *a-* avec le gr. *αὖ*, je n'ai nullement été guidé par la préoccupation d'identifier l'alb. *a-tá* avec le gr. *αὐ-τό*; mais, du reste, après les remarques de Johannes Schmidt, Zeitschrift f. vgl. sprachf. XXXVIII 47, sur le pronom grec, rien ne s'oppose à une telle identification; la particule **au* aurait en grec une autre signification (identité) qu'en albanais (contraste); mais cette double signification n'a rien d'extraordinaire: de la même manière la particule russe *že* peut marquer soit un contraste (*my gotóvy, oní že ne chotját* «nous sommes prêts, mais ils ne veulent pas») soit l'identité (*tot že* ‚le même', *segódnja že* ‚aujourd'hui même'; *on rězko otličálsja ot těch ljudéj kotóryje sostavljáli krug nášego znakómstva, no, na moj vzgljad, tól'ko v jegó že pól'zu* «il était bien différent des gens qui formaient le cercle de notre connaissance, mais, selon moi, (il différait) à son propre avantage» Krestovskaja dans la Russkaja mysli 1900 I 76). Comme on le voit par ces exemples, *on že* peut signifier soit ‚ille autem' soit ‚idem', et l'on comprend aisément qu'une particule signifiant ‚de nouveau' a pu servir à former ces deux sortes d'expressions. Mais l'identité des éléments de l'alb. *a-tá* et du gr. *αὐ-τό* pourrait après tout n'être qu'une coïncidence fortuite. — En guègue les pronoms *kŭ* et *aj* (= *aŭ*) peuvent prendre les préfixes *ći* et *ńi* qui ne changent pas la série du pronom (*ćikŭ, ńikŭ, ćaj, ńaj*). Ces préfixes sont identiques aux mots indépendants *ći* (tosque *ǩε*, mot relatif) et *ńi* (tosque *ńε* ‚un'). On verra de mes Albanesische Texte, p. 147 que le mot *ǩε* a un emploi où nous trouvons le germe du développement guègue: *ǩε tε di* ‚tous les deux', *ǩε pεrpara* ‚déjà d'avance', *ǩε sot* ‚aujourd'hui', *ǩ até tšas* ‚dès cette heure-là' ‚à cette heure même', *ǩε até ditε* ‚dès ce jour-là'. **

Mais l'absence totale du pronom **k̑i-* dans quelques langues indo-européennes n'est pas le trait le plus important de l'histoire de ce thème. Bien plus intéressante est la circonstance qu'en latin on ne trouve aucun pronom **k̑i-*, mais seulement un adverbe **k̑i* (dans *si-c, nun-c, ecce*) avec des dérivés (*cis, citrā, citimus*). Pour démontrer l'existence d'un thème parallèle **k̑e-* il ne suffit point de citer l'interjection *cedo*; car l'origine et la morphologie de ce mot sont tout à fait inconnues; comment réfuter l'hypothèse d'après laquelle ce mot serait né d'une particule enclitique *-ce* (de **k̑i*) suivie d'une autre particule *-do*? Des deux combinaisons de mots *senem cedo* et *cedo senem* la première seule serait primitive. Il va sans dire que le pluriel *cette* a le même caractère secondaire que par ex. en russe le pluriel *pólno-te* ‚cessez' de *pólno* qui signifie proprement ‚c'est assez'. L'expli-

cation du verbe *cēdō* comme **ce-zdō* (Brugmann l. l. p. 143) n'est point obligatoire; M. Thurneysen la trouve «hardie» (Indogerm. Forschungen XIV 132), et M. Uhlenbeck ne croit pas qu'elle puisse convaincre beaucoup de savants. Ce qui est sûr, c'est le lien étymologique entre *cēdō* et l'irl. *cet* (dans la langue moderne *cead*) ‚permission'. M. Thurneysen compare l'avest. *syazd- sizd-* (traduit par M. Bartholomae ‚zurückweichen, zurücktreiben'), et je me range à son avis[1]). L'alternance **k̑i̯-: *k̑-* n'est pas incroyable, vu les alternances non contestées d'une consonne initiale + *u̯* avec la même consonne sans aucun *u̯*. Du reste, il faut se souvenir qu'il est peu certain que la particule **k̑i* ou quelque forme collatérale de cette particule ait pu entrer en composition avec un verbe; on cite l'osque *ce-bn-ust* ‚venerit' (dans un passage des Tabulae Bantinae): la désinence de cette forme se retrouve dans *fefac-ust* ‚fecerit', la racine ce trouve dans *com-ben-ed* ‚convenit'; on a donc expliqué la syllabe *ce-* de la manière que je viens d'indiquer. Si l'on adopte cette explication, ce serait le seul exemple de la voyelle *e* dans cette particule en italique; dans le lat. *cēterī* on doit chercher plutôt une particule **k̑ei* + le thème pronominal *etro-* ‚autre' attesté en ombrien et c'est cette même forme de la particule qui entre dans le mot *ceu* (Brugmann Indogermanische Forschungen VI, 87). Après tout, l'explication de *cebnust* jusqu'ici discutée se heurte du moins à autant de difficultés que la théorie émise par Johannes Schmidt, Zeitschrift f. vgl. sprachf., XXVI 376, et par Conway, Amer. Journal of Philology, XI 308, d'après laquelle il s'agirait d'une forme redoublée (il faudrait alors attribuer à la lettre *c* la valeur phonétique *g* — ce qui n'est peut-être pas impossible au commencement du mot — et admettre une dissimilation de **gᵘeqᵘ-* en **geqᵘ-*). Moins vraisemblable est selon moi la théorie de M. Bréal, Mém. Soc. Lingu., IV 396, qui voit dans *ce-* une altération de la préposition *com-*.

La particule *ci* s'est combinée en latin avec un élément d'origine inconnue pour former le pronom *hic* (s'il est permis d'attribuer à l'aspiration *h*, falisc. *f* dans *foied* ‚hodie', une origine secondaire, on peut poser **e-k̑i*; *hodiē* serait alors = skr. *adyá adyā́* ‚aujourd'hui', et dans *hodiē* et *hōrnus* on reconnaîtrait un souvenir d'une période où le système *hic: iste: ille: is* n'était pas encore développé, d'une période où les choses se passaient comme en irlandais et en albanais, parce que **e-k̑i* > *hic* était encore **e* ou **es*, pronom de la série neutrale, suivi d'une particule encore autonome). Le pronom osque *eko-* peut bien avoir une origine semblable; la flexion n'y fait pas obstacle.

En vieil irlandais on trouve un mot *cé* dans la phrase *bethad cé* ‚de cette vie-ci' (comp. Stokes, Urkeltischer Sprachschatz p. 74; Stokes & Strachan, Thesaurus Palaeohibernicus, II 332). L'arrangement des mots fait supposer que le mot *cé* est un adverbe, non pas un pronom; la forme préceltique peut être **k̑i*. En grec les composés σήμερον

[1]) L'idée d'un rapport étymologique entre *syazd-* et skr. *çiš-*, émise par M. Bartholomae, Grundriss d. Iran. Philologie I, 1, p. 77, a été rétractée par le même auteur dans son excellent Altiranisches Wtb., p. 1581.

,aujourd'hui' et σῆτες ,cette année' contiennent un élément *k̂i- qui ne peut guère être aucun cas d'un pronom déclinable; c'est plutôt un adverbe qu'un thème pronominal. En outre on a l'adverbe *ἐ-κεῖ* ,là' (avec quelques dérivés: *κεῖνος*, *κῆνος* de **κεενος*). Le changement de sens est assez curieux, mais semble se répéter ailleurs. En germanique nous trouvons quelques cas isolés d'un thème pronominal **k̂i-*: got. *himma daga* ,aujourd'hui', v. h. a. *hiu-tu* ,aujourd'hui', *hiuru* ,cette année', *hīnaht* ,cette nuit', got. *und hita* (*nu*) ,jusqu'ici', *fram himma* (*nu*) ,d'ici en avant', *und hina dag* ,jusqu'aujourd'hui'. On peut y voir les débris ou les commencements d'une flexion complète. Sur le pronom v. h. a., v. sax. et v. angl. *hē* ,il' M. Brugmann a déjà dit ce qu'il faut dire (l. l. p. 54): on n'avait pas dès l'origine un paradigme complet de formes commençant par *h*-, mais seulement un nom. sing. masc. Et comme M. Brugmaun l'a très bien dit dans son œuvre magistrale, Grundriss d. vgl. Gramm. d. idg. Spr., III 769, ce nominatif peut être influencé par quelques autres pronoms (v. sax. et v. angl. *sē*, v. angl. *þē*, v. sax. et v. h. a. *thē*) et ne permet aucune conclusion sur la forme indo-européenne du thème. Quant à v. isl. *hann* ,il', *hón* ,elle', c'est, je crois, à tort qu'on confond ce pronom avec les pronoms jusqu'ici énumérés sans expliquer pourquoi on ne trouve pas de neutre ni de pluriel correspondants; on semble tout à fait avoir oublié l'article de M. Schagerström, Arkiv f. nord. filologi, III 132—145 (*hann* de **haiwnaʀ* ,dominus'). Le v. h. a. *hintana* ,en arrière', v. scand. *handan** ,au delà' peut appartenir à v. irl. *cétne* ,le premier', v. sl. *konĭ* ,commencement', *koniċĭ* ,fin', mais non pas au thème pronominal **k̂i*.

Il faut donc choisir; le baltique, le slave, le phrygien (et l'arménien) nous présentent un pronom; le grec, l'italique et le celtique ne nous présentent qu'un adverbe. Je n'hésite pas à considérer l'adverbe comme primitif, le pronom comme secondaire. En devenant déclinable le thème **k̂i-* a été suppléé par un thème **k̂i̯o-* (par ex. en lituanien); mais quant à la formule **k̂o- *k̂e-* qu'on pose souvent, elle ne répond à aucune forme historique dont l'âge indo-européen soit garanti. Un seul coup d'œil jeté sur le paradigme v. slave suffit pour prouver que l'*e* de *sego* etc. est une innovation analogique au lieu d'un *je* qui aurait changé en *š* la consonne *s*; quant au phryg. *σεμουν*, nous ignorons les détails de son histoire. Je juge de la même manière d'un autre couple d'adverbe et pronom: l'adverbe irlandais *ol* est sans doute plus ancien que le pronom latin *ollus*; mais on possédait à l'époque indo-européenne quelques dérivés (sortes de comparatifs) de cet adverbe: **ali̯o-* et **altero-*, lat. *alius* et *alter*. L'alternance indo-européenne *o-: a-* n'est pas inexplicable; il faut faire intervenir ici l'hypothèse bien connue de M. Saussure et de M. H. Möller: *a* est né, dans les syllabes où la voyelle était tombée, d'une consonne (espèce de *γ* ou *r* français) qui n'est jamais conservée, aux temps historiques, comme consonne: elle s'était fondue avec une voyelle précédente dans une voyelle longue (*ē*, *ā* etc.), et elle

avait disparu sans laisser de trace devant une voyelle. Le thème original était donc dans le cas cité *Aol- (ou, comme je préfère écrire, *ʒol*).

Les thèmes **eno-*, **ano-* en indo-européen.

§ 6. Le pronom lit. *añs* v. sl. *onŭ* n'est guère plus répandu que le pronom *szis* *sĭ*. On trouve en sanscrit une sorte de comparatif *anyá-s* ,autre'; de plus skr. *ántara-s* osset. *ändär* lit. *añtras* got. *anþar* v. scand. *annarr* ,autre'. Sans suffixe comparatif on croit trouver le thème de ce pronom dans v. h. a. *ënër* ,celui-là' = *ienër*, m. h. a. *einer*; mais c'est là une chose bien douteuse. On trouve dans les langues germaniques un pronom de la série *ille* dont l'initiale est *j*, tandis que la vocalisation change de dialecte en dialecte (got. *jains* etc.); les linguistes qui se plaisent à construire pour chaque forme dialectale une formule «indo-européenne» correspondante, ne trouveront ici aucune difficulté; mais quiconque ne se contente pas de ce jeu facile et futile, sera obligé de reconnaître une série d'innovations et de transformations analogiques qui du reste n'ont pas même épargné le commencement du mot. C'est ainsi que le pronom v. isl. *enn*, *inn* (avec chute légitime du *j*) s'est transformé par voie d'analogie en *hinn*. Du reste, la nature protéiforme de ce pronom germanique provient en partie, je crois, des conditions phonétiques tout à fait extraordinaires de la forme la plus ancienne (sans doute **jaina-*) qui devaient appeler une dissimilation. Cette dissimilation a pu survenir dans les différents dialectes à des époques différentes (avant ou après les changements phonétiques de la diphthongue *ai*); elle a pu être limitée aux syllabes non accentuées ou donner un autre résultat dans les syllabes accentuées que dans les syllabes atones. Les diverses alternances nées de cette manière (**jan-* : **jain-* ou **jĕn-* : **jein-* > **ein*, comp. l'initiale du mot allemand *einbeere* v. scand. *einir* ,genièvre' lat. *jūni-perus*) seraient susceptibles de diverses sortes d'unification et de contamination. J'avoue qu'une explication de cette sorte peut se heurter à de grandes difficultés, tandis qu'il est très aisé de comparer le v. h. a. dialectal *ënër* au lit. *añs*; c'est que les comparaisons linguistiques sont toujours beaucoup plus faciles, quand on néglige le côté historique. Si donc on préfère cette dernière explication, je me permettrai du moins de faire remarquer qu'il serait tout à fait illégitime d'en tirer aucune conclusion regardant la forme indo-européenne du pronom lit. *añs*; car même dans le cas d'une différente origine étymologique des deux mots *ënër* et *ienër*, ils ne sont pas à coup sûr indépendants l'un de l'autre pour leur forme.

En sanscrit on trouve dans le paradigme de *ayam* l'instrumental masc. et neutr. *anĕna*, fém. *anáyā*, et le gén.-loc. du duel *anáyōš*; de même dans l'Avesta l'instrum. masc. neutr. sing. *ana* (v. pers. *anā*), plur. *anāiš*, gén. du. *anayå*, et l'on en dérive le pronom persan moderne *ān* ,celui-là'. On a voulu nier qu'il s'agisse ici d'un thème *ana-*, pour affirmer que les formes citées ont été tirées par voie d'analogie ou de contamination de

l'instrumental *a-nā* du thème indo-iranien *a-*. Cette théorie a pour elle de rendre plus simple le paradigme de *ayam*; mais qui nous garantit que ce paradigme ait été en effet si simple? En outre le suffixe *-na* de l'instrumental *ka-na* (du pronom interrogatif) dans l'Avesta peut être dû à l'influence analogique de *ana*, analysé à tort comme *a-na* à cause du gén. *a-he* etc. Enfin il faut se souvenir qu'en grec nous ne trouvons un thème comparable à lit. *añs* que dans une seule expression signifiant ‚après-demain'; le thème grec est *ἐνη-* qui se trouve dans plusieurs cas (*εἰς ἔνην, ἐννῆφι, ἔνης*); mais comme toutes les formes du thème ont la même signification, il est très vraisemblable qu'on n'a eu dès le commencement qu'une seule forme, l'instrumental **enā*. On a voulu trouver le même thème dans les pronoms *ὁ δεῖνα, κεῖνος, κῆνος, τῆνος*, mais il peut s'agir ici du suffixe bien connu *-no-*; et dans *ὁ δεῖνα* il ne faut pas, selon toute vraisemblance, chercher plus de thèmes pronominaux indo-européens que dans la traduction allemande *der dingsda*.

La langue-mère indo-européenne ne possédait donc pas un pronom complet identique au lit. *añs*. Mais elle possédait du moins un instrumental; et en outre elle avait, je crois, un adverbe local: en v. irlandais, *and* ‚là' s'oppose à *sund* ‚ici'. *and* pourrait à la rigueur avoir perdu un *s* initial et être dérivé du même thème qu'on trouve dans *sund*. Mais j'estime à présent plus plausible de chercher dans *and* le thème du lit. *añs*, v. sl. *onŭ*. Quant aux raisons pour lesquelles j'attribue à cet adverbe *and* ainsi expliqué un âge indo-européen, on les trouvera dans ce qui suit. Pour le moment je ferais remarquer encore que l'*a* irlandais semble indiquer un *a* indo-européen; nous sommes donc ici encore obligés d'admettre l'alternance indo-européenne *e: a* (gr. *ἔνη* irl. *and*; comp. § 5 fin).

Les mots signifiant ‚un' en indo-européen, y compris l'arménien.

§ 7. Les formes de flexion dérivées du thème **eno- *ano-* appartenaient au paradigme représenté par le skr. *ayam*, paradigme reposant pour la plupart sur les deux thèmes **e-* et **ei-*. Le thème **eno- *ano-* est sans doute dérivé du thème **e-* à l'aide du suffixe *-no-*. Dans ce cas on ne s'étonnerait pas de trouver un dérivé parallèle du thème *ei-*. Et c'est ce que nous constatons en effet: skr. *ēna-m* ‚le' (pronom défectif se trouvant à l'acc. de tous les genres et de tous les nombres, à l'instrumental du sing. et au gén.-loc. du duel). Dans plusieurs langues indo-européennes ce thème a développé un paradigme complet et a pris le sens d'un nom de nombre ‚un'; lat. *ūnus* v. irl. *óin* cymr. *un* got. *ains* v. scand. *einn* lit. *vénas*; en grec on ne trouve que la forme *οἴνη* ‚unio' (comme on ne trouve du thème **eno-* que la forme *ἔνη*). Si l'on s'étonne de ce sens de ‚un', il faut se souvenir qu'une forme correspondant exactement au skr. *ayam* a en slave le sens de ‚un'; v. sl. *ojĭ dĭnĭ* ‚αὐθημερόν' d'où *ojĭdĭnĭnŭ* (*napa ojĭdĭnĭna* gén. ‚mercenarii diei unius'), cf. Leskien, Indogermanische Forschungen, XVII 491. Il faut ajouter que le thème **e- *o-* lui-même signifie ‚un' dans le gr. *ὄ-πατρος* ‚ayant le même père', *ὄ-θριξ* ‚ayant la même

sorte de cheveux', ὁ-έτης (pour des raisons métriques οἰέτης, v. Johannes Schmidt, Zeitschrift f. vgl. sprachf. XXXVI 397) ‚du même âge'. Pour le datif ἰῇ et le gén. ἰῆς ‚à une, d'une' qu'il serait possible de dériver du thème *ei- M. Johannes Schmidt a proposé une autre explication (l. l. p. 399); mais ce qui est sûr, c'est que le neutre lat. *idem* ‚le même' est identique au skr. *idam* ‚id' (toutes les autres formes du paradigme latin sont des innovations). Et au comparatif skr. *anyá-s* ‚autre' mentionné au commencement du § 6 correspond en albanais le mot ńε ‚un'. Il faut donc admettre que toutes les formes constituant le paradigme indo-européen reflété par le skr. *ayam* ont eu, à côté du sens ‚ille, alius', le sens ‚idem, unus'; et c'est ce sens qu'on observe aussi dans les dérivés: gr. οἶος avest. *aēvō* ‚un' v. pers. *aiva* ‚un' (cf. skr. *ēvá* ‚ainsi' *iva* ‚comme') et skr. *ēka-s* ‚un' qui est sans doute identique au lat. *aequus*; l'alternance indo-européenne *e*, *o*: *a* ne doit plus nous étonner dans les dérivés du pronom en question.

La diphthongue *ai-* attestée par le lat. *aequus* est la forme non accentuée de la syllabe pré-indo-européenne *ꝑei-; la consonne ꝑ a pris le rôle syllabique, l'*i* restant consonne. Mais si l'*i* prenait le rôle syllabique, ꝑ devrait rester consonne pour disparaître plus tard sans laisser aucune trace. Ainsi on aboutirait à la forme alternative *i-* qui est bien plus fréquente dans les dérivés de notre thème pronominal que la forme *ai-*. C'est ainsi que le slave répond au lat. *ūnus* etc. par une forme *inŭ* avec le double sens de ‚alius' et de ‚unus'. On trouvera les exemples de ces significations dans le dictionnaire de Miklosich. Toute tentative pour séparer étymologiquement le mot *inŭ* ‚alius' de *inŭ* ‚unus' doit être réprouvée. On peut aisément démontrer que la voyelle initiale a été dans les deux mots *ĭ*, d'où *jĭ-* qui s'est changé souvent en *i*, mais en suivant des règles différentes dans les différentes langues slaves. Le serbe garde encore le souvenir de la quantité brève d'un *i* né de cette manière (v. Meillet, Études sur l'étymologie et le vocabulaire du vieux slave, Paris 1902, p. 117). Or le mot serbe *ȉnoča* ‚uxor altera' prouve pour le mot v. sl. *inŭ* ‚alius' la même voyelle brève qui est si bien attestée pour le mot *inŭ* ‚unus' (v. Meillet l. l. p. 159). Le mot ordinaire slave désignant ‚un' est le composé v. sl. *jed-inŭ* dont la forme collatérale *jed-inŭ* s'explique par l'influence du mot non composé. Quelques formes dialectales (russes, bulgares, slovènes, slovaques) de ce mot ont déjà été discutées au § 4. Le mot *jed-* se trouve aussi dans le v. sl. *jed-va* ‚à peine' (dont les mots tchèques *ledva*, *sotva* semblent avoir imité la désinence; sur l'étymologie de *sotva* v. Berneker dans les Mélanges Fortunatov, Moscou 1902, p. 7 du tirage à part); en v. russe l'influence analogique de *od-ín* ‚un' a fait naître une forme secondaire *odva*; le dernier élément de *jed-va* est identique au lit. *vōs* ‚à peine' (hybride *advos*). *jed-* a donc dû signifier ‚seulement' ‚exactement' ou quelque chose de semblable; ce sens est dérivé, je crois, d'un sens plus ancien ‚ce qui (est)'; car *jed-* est sans doute le neutre du pronom relatif; cf. skr. *yad* gr. ὅ (neutre). Le *d* final a été conservé dans le groupe insoluble que le pronom

avait fini par former avec les mots ,un' et ,à peine'. Une corroboration de cette hypothèse nous est fournie par l'emploi du pronom relatif neutre *kar* en slovène moderne, où il a souvent le rôle de préciser quelque autre mot par la nuance de ,seulement', ,exactement' ou quelque chose d'analogue. On lit dans le dictionnaire de Pleteršnik: *kar eden ne* ,nicht ein einziger'; et j'extrais du travail excellent de M. Sket (Slovenska slovstvena čitanka za sedmi in osmi razred srednjih šol, p. 256) la locution *kar na enkrat* ,tout d'une fois'.

Au v. sl. *inŭ* ,unus' correspond en arménien une particule enclitique *-in* marquant l'identité et pouvant être née de **-inom*. La fusion de cet enclitique avec le mot précédent a eu lieu après la chute de celles des consonnes finales indo-européennes qui sont tombées en arménien, mais antérieurement à la chute de la voyelle de la dernière syllabe du mot. C'est pourquoi cette voyelle est conservée devant le mot *-in*; si aucune consonne non tombée ne la séparait du mot *-in*, elle se fondait avec l'*i* de l'enclitique et formait ainsi une diphtongue, laquelle, se trouvant dans la syllabe pénultième du mot composé, s'est conservée jusqu'aux temps historiques ($e + i$ = arm. *ē*; $a + i$ = arm. *ai*; $o + i$ = arm. *oi*, tandis qu'une ancienne diphtongue *oi* a toujours donné un *ē* arménien, cf. Zeitschrift f. vgl. sprachf., XXXIX 400; la transformation des diphtongues indo-européennes avait donc déjà commencé, et i.-e. *oi* s'était sans doute déjà changé en *ei* antérieurement à la fusion du mot *-in* avec le mot précédent; $u + i$ donne *u*, cf. Zeitschrift f. vgl. sprachf. XXXVIII 237; $i + i = i$); si c'était une consonne non tombée (*-k'* de i.-eur. *-s*, arm. *s* de i.-eur. *-ns*) qui formait la fin du mot, l'*i-* de *-in* a été conservé sans aucun changement après cette consonne.

Je citerai d'abord les adverbes en *-ēn*: *andēn* ,ibidem' de **ande-in-* (*and* ,ibi'); *astēn*, *andrēn*, *aidrēn*, *aisrēn* à côté des adverbes *ast*, *andr*, *aidr*, *aisr*, v. le tableau du § 1. La désinence tombée de ces adverbes a donc été un *-e*; et les traces de cette désinence se rencontrent aussi dans le cas des autres adverbes ayant le sens locatif: *ure-mn* ou *ure-k'* ,alicubi' de *ur* ,ubi' et les enclitiques *-mn* et *-k'*; *erbe-mn* ou *erbe-k'* ,aliquando' de *erb* ,quando'. On se demande naturellement s'il est tombé quelque consonne indo-européenne après cet *e*; mais les traits connus de la morphologie indo-européenne ne nous permettent guère de penser aux deux consonnes dont la chute est le mieux attestée en arménien: *m* et *d* (*t*). Reste à savoir si un *-i̯* final indo-européen a pu tomber en arménien; dans ce cas on pourrait admettre dans les adverbes cités (et dans les datifs tels que *um* ,cui', *ume-k'* *ume-mn* ,alicui' des pronoms *o*, *o-k'*, *o-mn*, et enfin dans *ťe* ,que') la désinence indo-européenne *-ei* et même *-oi* (si le changement de *-oi̯* en *-ei* était survenu antérieurement à la chute d'un *-i̯* final). A priori on ne peut rien objecter contre l'hypothèse de la chute d'un *i̯*; ce serait tout à fait le même processus qui a eu lieu dans le développement de la langue arménienne moderne: v. arm. *i veray* ,sur', arm. mod. (d'après la prononciation) *vera* (Finck, Lehrbuch der neuostarmenischen Litteratursprache, p. 6, 11, 12; Karst, Historische Grammatik des Kilikisch-Armenischen, p. 60—63; cf. ce que

j'ai dit dans Zeitschrift f. vgl. sprachf. XXXIX 401). Mais pour le développement du v. arménien en comparaison avec la langue-mère indo-européenne une telle loi ne peut être ni prouvée ni réfutée; les exemples allégués par M. Meillet, Mém. soc. lingu., X 137, sont très incertains; l'un d'eux est même décidément erroné et sera combattu plus loin. Quoi qu'il en soit, l'adverbe d'identité *aižmēn* à côté de *aižm* ‚à présent' ne peut être que le produit d'une action analogique postérieure; car *aižm* est né de *ais žam* ‚cette heure' dont la forme d'identité serait *soin žam* ‚la même heure'. Quant aux adverbes ayant le sens d'un ablatif, il faut signaler la divergence entre *ust* ‚unde': *uste-kʿ*, *uste-mn* ‚alicunde' et *andust* ‚inde': *andst-in* ‚indidem', *astust* ‚hinc': *astst-in*. Comme les formes *uste-kʿ*, *uste-mn* s'expliquent assez aisément par des actions analogiques, il faut sans doute inférer de *andst-in*, *astst-in* que la voyelle finale de *ust* et de ses composés a été un *-i-*. C'était peut-être quelque forme d'un thème déclinable en *-i-*; la forme synonyme *usti* serait alors une forme d'un thème en *-i̯o-* (cf. lat. *agrestis*, *caelestis*, *domesti-cus*).

Parmi les mots en *-oin* il faut citer en premier lieu les pronoms *so-in*, *do-in*, *no-in* ‚le même' (monosyllabiques) dont le premier élément est décliné, tandis que l'enclitique *-in* reste indéclinable; à l'instrumental on peut trouver une double flexion: *nov-imb* à côté de *nov-in* (instrum. plur. *nokʿ-imbkʿ* de **norkʿ-imbkʿ*; sans la double flexion il y aurait confusion avec le nom. plur. *nokʿ-in*); chez quelques auteurs on peut même trouver décliné l'enclitique, tandis que le pronom reste indéclinable: gén. *noin-i* ou *noin-oy* etc. Ce sont là des innovations postérieures sans aucune importance étymologique, mais qu'on trouvera plus consolidées dans quelques autres mots contenant la particule *-in*[1]). Je cite encore: *isko-in* ‚tout à coup' = *isk ev isk* (*isk*, ‚essenza, l'essere' est un thème en *-o-*; ici il s'agit d'un nom. ou acc. en *-om* dont la consonne finale était tombée antérieurement à la fusion des deux mots). *olǰo-in* ‚entier', employé comme substantif dans les formules dont on se sert en saluant ou en s'informant de la santé de quelqu'un (ex. *olǰoin kʿez* ‚addio' ‚buon giorno'; *kʿez* = ‚tibi') ce qui a valu au mot le sens de ‚salut, salutation'; la morphologie originale a été oubliée (gén. *olǰun-i* gén. pl. *olǰun-icʿ*), mais dès le commencement le mot a été une sorte de renforcement de *olǰ* ‚vif, sain, entier' (thème en *-o-*), équivalent à *olǰ olǰ* ‚tutto vivo, tutto intiero'. *iur-uro-in* ‚suo, proprio', *inkʿn-uroin* ‚particolare, speciale' (*inkʿn* ‚ipse'), *uro-in* ‚a parte, separatamente' ‚distinto' ‚privo, senza' ‚proprio' semblent contenir une forme alternative de *iur* (thème en *-o-*) ‚suus'; on pourrait poser: *iur* de **seuro-*, *uro-* de **seuro-*; s'il faut admettre qu'un *u̯* indo-européen est tombé en arménien devant un *r* consonne (cf. *nor* ‚nouveau', *alber*, gén. de *albeur*, gr. *φρέαρ*), on alléguerait ici l'influence de formes apparentées sans *-r* (cf. le *-v* enclitique de la troisième personne du singulier

[1]) Le plus souvent on trouvera dans ces cas la flexion en *-i-*; peut-être que les Arméniens ont préféré cette flexion, quand il s'agissait de décliner un mot jusque-là indéclinable; à coup sûr rien ne s'ensuit quant à la forme étymologique de la particule *-in*.

de l'aor. pass. *xauseça-v*, Zeitschrift f. vgl. sprachf., XXXVIII 234). Dans quelques formes apparentées, mais qui n'appartenaient plus au paradigme du pronom ‚suus' on peut en effet, à ce qu'il semble, constater la chute de la consonne *-u̯-*; dans ces cas **sēuro-* a donné *ir-* et **seuro-* a donné *or-* (forme comparable à *nor*; cf. Zeitschrift f. vgl. sprachf., XXXIX 416). Dans *oroš* ‚separato, distinto' et *oriš* ‚distinto, proprio' ‚χωρίς' ‚seorsim' (aujourd'hui *uriš* ‚autre') le développement du sens rappelle non seulement l'arm. *uroin*, mais aussi le dan. *sær* (adjectif) ‚à part', *særlig* ‚particulier' du v. scand. *sér* got. *sis* ‚sibi' et il semble qu'on trouve le même développement encore plus avancé dans le verbe arm. *uranam* ‚allontanarsi, alienarsi' (avec l'ablatif) ‚rinnegare' (avec l'accusatif) ‚negare, dire di nò'. J'ai parlé du suffixe des mots *oroš* et *oriš* dans la Zeitschrift f. vgl. sprachf. XXXIX 254, 450; *-š* est au suffixe bien attesté *-x* ce que *-č̣* (*p'rkič̣* ‚sauveur' etc.) est à *-k*. Je persiste dans mon opinion même après avoir vu qu'un des savants arméniens les plus éminents, M. Léon Mserianç, a vu dans le mot *uriš* un emprunt fait à la langue non-indo-européenne attestée par les inscriptions cunéiformes de Van dans lesquelles on lit un mot *u-li-še* ou *u-li-e-še* ‚autre' (Mserianç, O tak nazyvajemych vanskich leksikalïnych i suffiksalïnych elementach v armjanskom jazykě, extrait du tome II des Trudy XI. archeologičeskago sŭjězda v Kijevě, Moscou 1902, p. 11; comp. les Verhandlungen des XIII. internationalen Orientalisten-Kongresses in Hamburg 1902, dans la section II B, Iran). La forme radicale *ir-* se trouve dans le pronom réciproque *ir-ear* dont le suffixe nous rappelle le collectif *orear* ‚uomini, gente' qui lui-même appartient à la famille du pronom ‚suus' (cf. pour le sens r., slov., pol., tch. *osoba* ‚une personne': v. sl. *soboją*, instrumental du pronom réfléchi); dans la Zeitschrift f. vgl. sprachf., XXXIX 478, j'avais encore méconnu l'étymologie du mot *orear*. Si le mot *irear* nous rappelle par sa forme le substantif *ir* ‚chose', pl. *ir-k'* ‚i beni, gli averi' (quasi «sua»), instrum. *irav* ‚giustamente, meritamente' (quasi «suo jure»; d'où: *iravaçi* ‚juste', *iravun-k'* ‚justesse' etc.), le mot *orear* prouve que les dérivés du pronom ‚suus' ont pu prendre une signification synonyme à celle de *anjn* ‚une personne' ‚ipse'. Or *anjn* a aussi le sens de ‚corps' (c'est sans doute le sens le plus ancien de ce mot dont l'étymologie a été heureusement trouvée par M. L. v. Patrubány, Indogermanische Forschungen, XIII 163). Cela nous rappelle les mots *iran-k'* ‚corps' et *orovain* ‚ventre, utérus'; ce dernier mot doit sans doute se couper ainsi: *orov-ain* ou *orova-in*; **orov* est formé avec un suffixe semblable à celui qu'on trouve dans *holov* ‚roulement' (Zeitschrift f. vgl. sprachf., XXXIX 387) et dans v. sl. *qtro-ba* ‚ventre, utérus'. A côté de *anjn* on a le dérivé *anjneay* ‚corpulent'; et si le mot *yoir* ‚corpulent' n'est pas un emprunt jusqu'ici méconnu, on pourrait le découper *y-oir* (sur le préfixe cf. Zeitschrift f. vgl. sprachf. XXXIX 371, 436); le sens serait à peu près ‚in suo'. Il faut donc sans doute admettre quatre sortes de vocalisation pour le pronom ‚suus' et ses dérivés (*iu*, *oi: u*, *i*, *o*), et c'est la vocalisation *oi: u* que nous trouvons dans *uroin*.

Les mots en *-ain* sont fort intéressants. Je cite d'abord *mia-in* ‚seulement, seul' (adverbe et adjectif indéclinable, quelquefois décliné en *-o-*, *-i-* ou *-n-*) à côté de *mi* ‚un' (thème en *-o-*). *mia-* est identique au fém. gr. *μία*, et l'on trouve l'accus. plur. correspondant dans l'adverbe *i mias-in* ‚ensemble'. On sait que l'arménien a perdu le genre grammatical; mais beaucoup d'adjectifs sont des thèmes en *-i-: -a-*, c'est-à-dire qu'ils sont, du point de vue indo-européen, des thèmes en *-ā-*, ou qu'ils ont généralisé la forme du féminin (ex. *bazum* ‚beaucoup', gén. *bazmi*, instr. *bazmav*); au contraire, les adjectifs qui sont des thèmes en *-o-*, ont généralisé la forme du masculin. Le choix a dû être assez souvent tout à fait fortuit, et l'on ne peut guère s'étonner de trouver comme adverbe la forme féminine d'un adjectif qui a généralisé ailleurs la forme masculine. Du reste le vrai masculin ancien du mot ‚un' a sans doute été une forme correspondante au gr. *εἷς* dont nous avons peut-être encore une trace dans *ez* ‚un' (Zeitschrift f. vgl. sprachf. XXXIX 414); le masculin *mi* serait donc une innovation. Un autre adjectif féminin avec l'enclitique *-in* est le mot *amena-in* ‚omnis' à côté de *amēn*, gén. *ameni* ‚omnis' (l'*ē* de *amēn* est secondaire). *amenain* fait au gén. *amenain-i*, gén. pl. *-iç* avec flexion secondaire, mais au pluriel la flexion ancienne est conservée dans *amenekʿ-in*, acc. *z amenes-in*, gén. *ameneçu-n* (ou avec double flexion *ameneçu-nç*); ce pluriel est un thème en *-n* dont le nominatif est formé régulièrement (*-ekʿ* = gr. *-ες*), tandis que l'acc. a substitué la voyelle *-e-* à la voyelle *-a-* (*-as* de *-ans* de *-n̥s* serait la désinence régulière), et le gén. a intercalé par voie d'analogie une voyelle secondaire *-e-*. Cette même intercalation se trouve aussi à l'instrumental du sing. *amenev-in* ‚tout à fait'. Quant au mot *amēn*, il peut être identique au lat. *omnis*; le mot latin peut avoir perdu la voyelle *e* entre *m* et *n*, et l'*a-* arménien peut être un *o-* indo-européen (Zeitschrift f. vgl. sprachf. XXXVI 99, XXXIX 336, 370, 387). Faut-il rejeter cette concordance comme fortuite pour voir dans *omnēs* une altération de *hominēs* (Bréal, Mém. soc. lingu. V 344 et suiv.; moins vraisemblable est l'analyse de M. Brugmann, Die Ausdrücke für den Begriff der Totalität, Leipsick 1894, p. 65: **op-ni-*) et rattacher le mot arménien au skr. *sama-*? Le mot arm. *hamain* gén. *hamain-i* gén. pl. *-iç* ‚tutto, ogni, affatto, insieme, eppure' repose sur un emprunt persan (v. Hübschmann, Arm. Gramm. I 176); la désinence pourrait être une imitation de *amenain*, mais il peut s'agir aussi d'une juxtaposition indépendante d'un adverbe emprunté avec l'enclitique arménien *-in*; en arménien l'emploi d'un ancien adverbe comme adjectif n'a rien de surprenant. Une série de mots en *-ain* reposent sur des substantifs en *-ā: noin-žama-in* ‚tout à coup' (*noin* ‚le même', *žam* ‚temps'); de même *noin-heta-in*, *z-soin-heta-in* ‚tout de suite' (mais c'est là sans doute une imitation de *noin-žamain*, car le mot *het* ‚trace' est un thème en *-o-*, identique au gr. *πέδον*; ou faut-il admettre la conservation de l'ancien pluriel du neutre dans cette expression adverbiale? L'instrumental *hetev* dans *aisu hetev* ‚après ceci', *ainu hetev* ‚après cela' ne peut guère être une forme de *het* ‚trace'; c'est

plutôt l'instrumental d'un thème à consonne, c'est-à-dire du mot *otn* ‚pied' gr. *πούς*, avec la même innovation que dans le mot *amenev-in*; on a donc eu dans la flexion du mot ‚pied' une alternance *o: e*); *mi-angama-in* ‚tutto in una volta' et *ham-angama-in* ‚insieme', de l'emprunt persan *ungam* ‚fois'; *hamangamain* peut être employé comme adjectif (gén. pl. *-ç* ou *-iç*). *saka-in* ‚tuttavolta, nondimeno' de *sak* ‚opera assegnata; misura, quantità', thème en *-ā* emprunté au persan; *sakain* serait donc étymologiquement ‚dans la même mesure', ‚y compris'. Il n'est pas absolument impossible de chercher une particule d'identité dans *una-in* ‚vide' gén. *unain-i* (pl. *unain-iç*) ou *unain-oy* (skr. *ūnà-* gr. *εὖνις* lat. *vānus* got. *vans*) et même dans *orovain* ‚ventre, utérus' (gén. *orovain-i* pl. *-iç*), si ce mot a été étymologiquement ‚suum (corpus)', comme nous l'avons supposé plus haut.

La particule *-in* s'ajoute assez souvent à un instrumental en *-v*, i.-eur. *-bhi*: *azgov-in* ‚con tutta la stirpe' (*azg*), *glxov-in* ‚lo stesso' (*glux* ‚tête'), *iurovin* ‚da se stesso' (*iur* ‚suus'), *bolorov-in* ‚tout à fait' (*bolor* ‚tout'), *amenev-in*; *takav-in* ‚encore' (*takav* ‚encore' ou ‚peu à peu'); et c'est un accusatif du pluriel que nous trouvons dans *i mias-in* ‚ensemble', v. plus haut.

Les seuls exemples d'une flexion à peu près complète du mot auquel la particule est ajoutée, sont les pronoms *soin*, *doin*, *noin* et une série de noms de nombre déclinés comme *amenek'in* ‚tous': *erek'in* ‚tous les trois', *čorek'-in* ‚tous les quatre' (*erek'* ‚trois', *čork'* ‚quatre'); par analogie *erkok'-in* ‚tous les deux' (*erku*), *evt'anek'-in* ‚tous les sept' (*evt'n*), *bolorek'-in* ‚tous' (*bolor*, thème en *-o-*). Les formes telles que *noru-n* ‚ejusdem', *noçu-n* ‚eorundem', *ameneçu-n* ‚omnium' ont *u* de *ui*, de *u-i*; la désinence du gén. sing. a aussi conservé l'*u* final dans les pronoms indéfinis *o-k'*, *o-mn*, gén. *uru-k'*, *uru-mn*. Cet *-u* était sans doute un i.-eur. *-ōd*, cf. Zeitschrift f. vgl. sprachf., XXXVIII 237. Mais les formes du nom. sing. *no-in*, acc. *z no-in*, instrum. *nov-in*, nom. plur. *nok'-in*, acc. pl. *z nos-in* ont fait naître les formes analogiques *nor-in*, *noç-in*, et au datif du singulier on trouve toujours la forme analogique *nm-in* (on s'attendrait à une forme en *-ēn*, comp. les datifs *ume-k'*, *ume-mn* des pronoms indéfinis *o-k'*, *o-mn*). De cette manière la désinence *-in* se trouve généralisée dans la flexion des pronoms *soin*, *doin*, *noin* (seulement à l'instrum. plur. on a *nok'-imbk'* pour éviter la confusion avec le nom. plur.).

Je ne vois aucune possibilité de faire remonter la particule *-in* à une forme indoeuropéenne monosyllabique (*-īm* selon Meillet, Mém. soc. lingu. X 258); une particule enclitique *-īm* aurait succombé à la loi de la chute de la voyelle à la dernière syllabe; et une particule autonome n'aurait pas pu avoir l'effet de conserver la voyelle finale du mot précédent (en outre la nasale serait tombée même dans ce cas; on n'a point d'exemple de la conservation de la nasale finale dans un monosyllabe; *k'an* ‚quam' n'est pas = lat. *quam*, c'est un neutre **q^{u}ānt*, d'un pronom correspondant au gr. *πᾶς* lat. *quantus*, cf. Zeitschrift f. vgl. sprachf., XXXIX 374 et suiv.).

La particule enclitique *-in* est le neutre d'un pronom qui se trouve peut-être conservé dans le mot *ink'n* ‚ipse' (*ais-ink'n* ‚c'est-à-dire') lequel semble provenir d'une juxtaposition **inom q*ᵘ*e inom* (d'où **ino q*ᵘ*e ino*) ‚idem et idem' ‚unus et idem'. On sait que le mot skr. *ca* (**q*ᵘ*e*) ne se place quelquefois qu'après le premier des mots qu'il réunit; j'ai supposé le même arrangement de mots pour l'arménien. La particule enclitique **q*ᵘ*e* devait avoir pour effet de conserver la voyelle finale du mot précédent, et nous voyons cet effet conservé dans la flexion du pronom indéfini *o-k'*, gén. *uru-k'* (*o*, gén. *oir*, est le pronom interrogatif). Mais quand il s'agissait du mot ‚et' l'effet phonétique a pu être annulé par voie d'analogie; on aboutirait alors à **in k' in*. Si l'accent frappait le premier **in*, la dernière syllabe subirait la réduction dont *aižm* ‚à présent', de *ais žam*, est un exemple (nous en parlerons dans ce qui suit). Le résultat serait la forme historique *ink'n*.

La flexion du mot (gén. *ink'ean*) est analogique et a suivi le modèle des thèmes en *-n* et *-i̯en-* (*eṙandn*, gén. *eṙandean*, Zeitschrift f. vgl. sprachf. XXXIX 395); plus difficiles à expliquer sont les formes telles que *amenek'ean*, *erek'ean* — *amenek'in*, *erek'-in*; c'est une imitation des thèmes en *-i̯en* qu'on comprendrait plus aisément, s'il est permis de supposer pour les temps préhistoriques une alternance *-i̯n̥-* (d'où *-ean*): *-in-* dans la flexion des thèmes en *-i̯en-*, ou même de supposer que le *-ean-* des temps historiques repose sur une contamination des formes en *-in-* appartenant aux thèmes en *-i̯en-* avec les formes en *-n̥-* appartenant aux thèmes en *-n*. La coexistence des formes anciennes en *-in* et des formes nouvelles en *-ean* (de **-i̯n̥-*) aurait entraîné la même duplicité dans quelques cas où la désinence *-in* existait sans appartenir à un thème en *-i̯en*; de cette manière on expliquerait aussi les paradigmes mêlés tels que *eṙandn*, *eṙandean*; *-ean* aurait ici succédé à un *-in-* reposant sur un i.-eur. *-en-*. Mais il faut signaler que les thèmes en *-i̯en-* ne présentent plus aux temps historiques aucune forme reposant sur *-in*. (A l'instrum. du plur: les mots contenant la particule *-in* ont quelquefois subi l'influence des thèmes en *-n*: *nok'umbk'* à côté de *nok'imbk'* de *noin* ‚idem', cf. *canumbk'* de *canr* ‚pesant' plur. *canun-k'*).

A côté de *ink'n* on a une forme *ink'n-in* contenant la particule *-in* trois fois; mais l'addition du dernier *-in* est évidemment postérieure à la chute des voyelles finales; dans les locutions assez fréquentes telles que *ink'n əst ink'ean* ‚de soi-même' on a le mot *-in* répété quatre fois.

Une autre explication de *ink'n*, proposée Zeitschrift f. vgl. sprachf. XXXVIII 235, est moins vraisemblable.

Théorie de M. Meillet sur le système démonstratif arménien
(§ 9 *ais* etc., § 10—11 *sa* etc. et les articles).

§ 8. Le système démonstratif de l'arménien (*ais*, *aid*, *ain*; *-s*, *-d*, *-n*; *sa*, *da*, *na*; *soin*, *doin*, *noin*) a été expliqué par M. Meillet dans les Mémoires orientaux publiés par l'École Nationale des Langues Orientales vivantes, Congrès de 1905, p. 139, d'une manière apparemment très simple. Les thèmes démonstratifs **k̂o-* **to-* **no-* (qu'on trouve dans *soin*, *doin*, *noin*) auraient été composés avec une particule **ai*, placée soit devant le pronom (*ai-s*, *ai-d*, *ai-n*), soit après le pronom (**so-ai*, **do-ai*, **no-ai*, d'où *sa*, *da*, *na*). Quant aux articles, l'auteur y voit des adverbes comparables au lat. *-ce* etc. (Mém. soc. lingu. X 261). Les travaux de M. Meillet sont, après les œuvres de M. Hübschmann, le point de départ le plus indispensable à toute étude de linguistique arménienne; pour cette raison la critique, qui est nécessaire au progrès des études, s'attaquera assez souvent aux théories de l'éminent linguiste français; le problème que je me suis proposé de traiter en fournira un exemple; mais il sera bien évident, je l'espère, que ma polémique est en même temps un hommage.

§ 9. M. Meillet avait vu autrefois dans l'arm. *ai-d* l'équivalent étymologique du thème skr. *ē-ta-* (Mém. soc. lingu. X 254). C'est là sans doute une théorie très bien fondée; la vocalisation du pronom arménien n'y fait pas obstacle. Nous avons vu (§ 4) que l'*ē* du skr. *ē-ta-* est le thème du pronom **ei-*; et dans ce pronom nous devons nous attendre non seulement à l'alternance *ei: oi*, mais aussi à l'alternance *ei: ai* (§ 5 fin, § 6 fin, § 7 commencement). Du reste l'*ai-* arménien peut représenter, au commencement du mot, aussi bien un *oi-* qu'un *ai-* indo-européen (Zeitschrift f. vgl. sprachf. XXXVI 99). Mais si *aid* est identique au skr. *e-ta-*, il ne s'agit point d'une particule ajoutée au pronom et pouvant être placée librement, mais bien d'un composé fondu en un seul mot dès les temps les plus reculés.

Il va sans dire qu'on pourrait abandonner l'identification de *aid* avec le skr. *e-ta-*, si l'hypothèse d'une particule s'imposait. Et c'est en effet ce que pense M. Meillet. Dans les évangéliaires arméniens accentués on trouve les génitifs *áinorik*, *áidorik*, de *ain*, *aid*. L'accentuation de la première syllabe se trouve de même dans *áis-pēs* ‚tellement', *nóin-pēs* ‚de la même manière', *ahávasik* ‚voici' (de *aha* + *avasik*) et doit être supposée pour *aižm* ‚à présent' (de *ais žam* ‚cette heure') et même pour le gén. *ainr*, le datif *ainm* etc.; car on ne peut d'aucune autre manière expliquer la chute de la voyelle de la syllabe pénultième (pénultième au point de vue indo-européen; au point de vue arménien, c'est la dernière syllabe): chute de l'*a* de *žam*, de l'*o* attesté par *ainorik* ‚ejus', *noru-n* ‚ejusdem', de l'*u* attesté par les datifs tels que *ail-um* de *ail* ‚autre'. De ces exemples et de *óč inč* ‚rien' (*oč* ‚non pas', *inč* ‚quelque

chose[1]) M. Meillet infère que l'accentuation de la première syllabe ne se trouve que dans le cas de juxtaposition de deux mots originairement distincts; et pour cette raison il voit dans les pronoms *ais*, *aid*, *ain* des juxtapositions de deux mots.

Quand même nous n'aurions pas d'autres exemples de l'accentuation de la première syllabe que les mots cités par M. Meillet, on pourrait néanmoins contester la justesse de sa théorie. Pour éviter le risque d'un cercle vicieux, on doit s'abstenir de rien conclure des exemples contenant les mots *ais*, *aid*, *ain*. L'accentuation de la première syllabe a sans doute la même raison dans *dís-pēs*, *aižm* et dans *aisr aidr ainr*; et si nous ignorons à priori la raison de l'accentuation *disr*, nous ne pouvons rien dire de l'accentuation de *dis-pēs*. Restent trois exemples: *nóin-pēs* et *óç inç* sont des juxtapositions; mais cette origine ne peut être prouvée pour *dvasik* (*ahdvasik* est une juxtaposition, mais ici l'accent ne frappe pas la première syllabe). Au lieu d'accepter la théorie de M. Meillet on peut donc avec autant de raison affirmer que l'accentuation anormale dépend de l'importance psychologique de la première syllabe qui contient la démonstration ou la négation. On peut comparer ce qu'a dit M. O. Jespersen, Fonetik, Copenhague 1897—99, p. 559—560, Lehrbuch der Phonetik, Leipzig 1904, p. 211, sur l'accentuation de la première syllabe dans les expressions telles que: allem. *réal und ídeal*; *Sýmpathie und Ántipathie*; *Kónjunktiv*, *Súbstantiv*, *Ádjektiv*, *Nóminativ*; *gérmanisch* opposé à *nordisch*; *die mínisterielle Partei, nicht die Volksvertretung*, ou enfin dans le mot allemand *éntweder* ou le mot danois *úndtagen* dans le cas d'emphase. M. Jespersen ajoute (je cite la traduction allemande): «Man begreift jetzt, wie es zugegangen ist, dass das germanische Druckprinzip mit seiner Verschiebung von oft unwesentlichen Endsilben auf die bedeutungsvollste und (oder) erste Silbe durchgedrungen ist». M. Jespersen a le mérite d'avoir toujours fait ressortir le rôle de la psychologie dans les changements phonétiques; et des idées analogues ont été bien souvent exprimées par son confrère polonais en philosophie linguistique, M. Baudouin de Courtenay. Je citerai donc, après mon éminent compatriote, l'éminent Polonais. Ce savant tout plein d'idées (qu'il aime souvent à esquisser en passant, dans quelque critique ou dans quelque article de circonstance, plutôt qu'il ne les présente sous une forme systématique) a parlé, à diverses reprises, de l'importance psychologique de la première syllabe. Dans l'étude intitulée Próba uzasadnienia samoistności zjawisk psychicznych na podstawie faktów językowych (extrait des Rozprawy de l'Académie de Cracovie, section philologique, tome XL, 1904), p. 9—12, dans un résumé en allemand publié par le Bulletin de l'Académie de Cracovie, juin-juillet 1903, p. 3, et de même dans ses Szkice językoznawcze, I 417, il a fait remarquer qu'en polonais et dans beaucoup d'autres langues le commencement du mot a «l'accent psychique» et présente la plus grande importance psychologique; et il donne comme preuve ce fait que les sons initiaux exercent sur les sons finaux du mot précédent une influence assimilatrice plus grande que n'exercent les

mêmes sons à l'intérieur du mot (pol. *grzeczy* de *k rzeczy* ‚d'accord avec l'affaire' à côté de *krzak* ‚buisson' prononcé avec *k*, etc.). C'est ce qui nous fait comprendre que quand il y a emphase, c'est dans beaucoup de langues la première syllabe qui est accentuée. Au contraire, M. Baudouin de Courtenay fait remarquer que la fin du mot appartient d'ordinaire aux «loca minoris resistentiae», à l'exception des cas où elle est protégée par de fortes associations psychologiques. De là la chute des syllabes finales dans une foule de langues etc.

Si nous n'avions pas d'autres exemples de l'accentuation de la première syllabe en arménien que ceux cités par M. Meillet, on pourrait hésiter entre sa théorie et les analogies allemandes et danoises si bien observées par M. Jespersen. Mais nous avons une série d'exemples qui tranchent définitivement la question en faveur des analogies germaniques.

L'accentuation *dínorik*, *dídorik* était bien connue; toutes les grammaires nous renseignaient à ce sujet. Mais qui n'avait pas lu par lui-même les vieux manuscrits arméniens, pouvait bien ignorer quel était le fondement de l'enseignement des grammairiens. On doit donc être très reconnaissant à M. Meillet de ses précieuses communications sur l'accentuation des évangéliaires, et lui faire un grand mérite d'avoir marqué le témoignage qu'on peut tirer des formes *aižm*, *air*, *aism* etc. Mais les renseignements qu'il nous a fournis ne sont pas complets. Les grammairiens notent la même accentuation de la première syllabe dans les mots *gonē* ‚du moins', *guçē* ‚si peut-être', *himay* ‚à présent', *ardeōkʿ* ‚est-ce que', *darjeal* ‚de nouveau', *babē* ‚morbleu', *manavand* ‚surtout', *avasik* ‚voici' et les nombres ordinaux tels que *veçerord* ‚le sixième', *tasnerord* ‚le dixième'; de plus dans *ťēev*, *ťēpēt* ‚quoique', *greťē* ‚à peu près, environ'. La plupart de ces mots ne sont pas des juxtapositions, mais ce sont des mots aptes, par leur signification, à prendre l'accent d'emphase et d'antithèse; les expressions ou mots danois correspondants peuvent en partie avoir, par emphase, un accent anormal sur la première syllabe: *i det mindste*, *måske*, *alligevel*, *især*, *endskönt*, *omtrent* (comp. *gonē*, *guçē*, *darjeal*, *manavand*, *ťēev*, *ťēpēt*, *greťē*). Ce sont là des exemples modernes, tirés de la grammaire d'Aidənian, et j'ignore l'âge de cette accentuation; mais on ne peut méconnaître qu'elle repose sur le même principe que l'accentuation des mots cités par M. Meillet. Il faut ajouter que les vocatifs peuvent avoir l'accent sur la première syllabe: *ordeak* ‚fils!', *hairik* ‚père!' (diminutifs de *ordi*, *hair*); ici encore on peut voir un effet du même principe; mais il se pourrait aussi que ce fût là un héritage de la langue-mère indo-européenne.

L'accentuation *áinr*, *áinorik* etc. n'est donc point un argument en faveur de la théorie étymologique de M. Meillet.

§ 10. Quant aux pronoms *sa*, *da*, *na*, il semble en effet que l'*a* a été senti par les Arméniens comme un élément à part; car on trouve ce même son aux autres cas: gén. *sor-a*, dat. *sm-a* etc.; la flexion est tout à fait parallèle à celle de *so-in*, gén. *sor-in*,

dat. *sm-in* etc. Mais le parallélisme n'est qu'apparent. La particule *-in* (cf. § 7) remonte évidemment à une forme de deux syllabes et s'est fondue avec le mot précédent antérieurement à la chute des voyelles de la dernière syllabe. Mais on ne peut pas admettre la même chose pour la particule apparente de *sor-a*, *sm-a*; car dans ce cas on s'attendrait à trouver au gén. la désinence *-ua*, au datif *-ea*, à l'instrumental *-ea* (de *-i* + *a-*) et au gén. du pluriel *-ua*; et nous n'en avons aucune trace. Le problème se compliquerait encore davantage, s'il fallait identifier la particule *-a* de *sor-a* avec la syllabe *ai-* de *ai-s*, comme M. Meillet l'a proposé. Il serait alors tout à fait impossible d'expliquer la chute de la consonne conservée sous forme de *i̯* dans *ai-s*; un *i̯* devenu final par la chute d'une voyelle ne tombe pas en v. arménien. On ne saurait alléguer l'impératif aoriste *uso* du verbe *usuçanem* ‚j'enseigne'; car cette forme ne peut pas être née d'un **usoiç* (comp. la 3. personne du sing. d'aoriste *usoiç* où ni le *ç* ni l'*i* n'est tombé). *uso* ne peut être qu'une imitation analogique des impératifs tels que *ala*, *sirea* (3. sing. aor. *alaç* ‚il a moulu', *sireaç* ‚il a aimé') dont l'*a* semble être sorti de *-a-e*, cf. Zeitschrift f. vgl. sprachf. XXXVIII 212 (il faut remarquer ici que la voyelle *u: oi* de *usuçanem usoiç* est un *eu* indo-européen; mais un impératif en *-eu-e* n'aurait pas pu donner en arménien d'autre résultat que *-ev*; la supposition d'une innovation analogique est donc absolument nécessaire pour expliquer l'impératif *uso*).

Mais si la particule supposée de *sor-a* ne peut être un ancien enclitique de deux syllabes, elle ne peut pas non plus être un ancien enclitique monosyllabique; un tel enclitique aurait succombé à la loi de la chute des voyelles de la dernière syllabe.

Ainsi pour que la supposition d'une particule **ai* (dans *sor-a* etc.) soit admissible, il faut poser que cette particule, d'origine monosyllabique, a vécu comme particule autonome jusqu'au seuil de l'époque historique, et c'est là évidemment ce que pense M. Meillet. (Dans *ai-s* la chute de la voyelle finale devrait alors être l'effet de la même accentuation anormale qui a donné au gén. *aisr* et au datif *aism* leur forme historique; ou bien, les éléments de *ai-s* se seraient fondus à une époque bien plus reculée que celle de la fusion des éléments de *sor-a* etc. Je laisse au lecteur le choix entre ces deux explications).

Dans ce cas il est possible d'admettre la chute d'un *i̯* final dans *sor-a* etc. Mais on s'attendrait alors à la même chute dans *ai-s*; comp. ce que j'ai dit plus haut (§ 7) des adverbes *andēn*, *ure-k'* etc. On ne s'attendrait à trouver aucune trace d'un tel *i̯* indo-européen. De plus, la supposition qu'un *o* ait pu tomber dans les formes **so-ai*, **do-ai*, **no-ai* (d'où *sa da na*), est tout à fait invraisemblable. On ne peut citer aucun exemple comparable; et le processus serait très surprenant dans une langue qui a toujours conservé *e* + *a* sans faire tomber l'*e*.

§ 11. M. Meillet croit pouvoir alléguer une indication positive en faveur de la théorie que l'*a* de *na* (gén. *nora* dat. *nma*, plur. nom. *nok'a* acc. *z-nosa* gén. *noça*) est la

continuation d'un *ai* plus ancien. Si un article *-n* déterminant une proposition relative dans laquelle le premier mot accentué est le pronom *na*, est ajouté à ce pronom suivant la règle mentionnée plus haut (§ 4), il en résulte des formes telles que *nain norain nmain* etc.: *Petros ev or ənd nmain ēin* «Petrus et qui cum illo (*nma*) erant». M. Meillet découpe ici *nmai-n* et voit dans *nmai-* une forme plus ancienne du pronom. C'est ce que je trouve invraisemblable. Le lien entre l'enclitique et le mot qui précède est si lâche ici qu'un sandhi de cette sorte serait tout à fait extraordinaire (d'autant plus que le substantif ne présente jamais une forme plus ancienne devant l'article qui le détermine). Je ne trouve aucun exemple comparable dans aucune langue indo-européenne. En v. irlandais aucun sandhi ne se rencontre qu'entre deux mots étroitement liés par le sens ou du moins formant constamment un groupe indissoluble. L'Avesta présente de nombreux cas de sandhi (*aēte* ‚ceux-ci', mais *aētaē-ča* ‚et ceux-ci'), mais rien qu'on puisse comparer au cas de *nmain*; la coexistence des formes *kō* ‚quis' et *kas* ‚quis' (par ex. devant *ča* ‚et') a rendu possible la conservation d'un groupe tel que *kasᵉ ϑwąm* ‚quis te', mais la conservation, dans un groupe lâche et fortuit, d'une forme de sandhi ailleurs inconnue et provenant d'une antiquité reculée ne se rencontre jamais. En polonais, quelques formes du verbe ‚être' s'attachent enclitiquement au premier mot accentué de la proposition (exactement comme l'article arménien quand il détermine une proposition subordonnée); mais dans ce cas le mot qui précède l'enclitique n'a pas conservé une forme plus ancienne que celle qu'il a ailleurs: *rzekł-em* ‚j'ai dit' a perdu son *ł* dans la prononciation exactement comme la forme *rzekł*; voir Baudouin de Courtenay, Szkice językoznawcze I (Varsovie 1904), p. 417; de plus le *-k* de *rzekł-em* ou de *jak-eś kazał*, *tak-em zrobił* «comme tu as dit, j'ai fait» n'est pas mouillé. Si l'on trouve un sandhi devant ces formes verbales enclitiques, ce n'est pas un sandhi provenant d'une antiquité reculée, ce n'est pas un sandhi dont la raison est oubliée, mais bien un sandhi vivant et moderne, comme l'alternance des consonnes «sonores» et «sourdes». C'est ainsi qu'on prononce dans les phrases citées un *-g* au lieu du *-k*, et qu'un *dz* prend la place du *c* dans *szlachcidz-em* (écrit *szlachcicem*) *dobry* «je suis un brave gentilhomme».

De même dans le groupe arménien *or ənd nmain ēin* la consonne *i̯* doit être due à un sandhi qui était encore, aux temps de l'arménien classique, vivant et moderne. Or à cette époque l'intercalation d'un *i̯* entre deux voyelles appartenant à deux syllabes était une chose très ordinaire (ainsi *Mikʿayēl* ‚Michel', *ayēr* ‚air' du gr. ἀήρ). Et comme la prononciation normale de l'article *n* a été *ən*, le groupe **nma-ən* présentait justement les conditions nécessaires pour le développement d'un *i̯* parasite. Un tel *i̯* de sandhi peut avoir été prononcé aussi dans beaucoup d'autres cas sans être écrit; mais dans le cas *nma-i̯-ən* il fallait l'écrire; car on n'écrivait pas la voyelle *ə* excepté au commencement du mot.

Il faut signaler que la prononciation de l'article comme *-ən* (d'où en arménien moderne *-ə* avec chute du *n* final) n'est attestée qu'après une consonne. Après une voyelle la prononciation était *-n*, et ce *-n* a été conservé jusqu'aujourd'hui: arm. mod. *mard-ə* ‚l'homme', mais *ordi-n* ‚le fils'. Mais il est absolument certain que la forme *-n* est sortie de *-ən*; car la supposition inverse faisant sortir *-ən* de *-n*, est impossible. Il est vrai qu'un *ə* euphonique se trouve en arménien; mais cette voyelle parasite ne se prononce pas devant la dernière consonne du mot, mais bien après cette consonne: ex. *melkʻə čʻē* »n'est-ce pas un péché?«, *pētkʻə k-əllay* ‚c'est nécessaire'; cf. Karst, Historische Gramm., p. 101-102, Aidənian, Kʻnnakan kʻerakanutʻiun ardi hayerēn lezvi, Vienne 1866, II 276. Dans les exemples cités le *kʻ* est le signe du pluriel (= i.-eur. *-s*); il ne faut donc pas d'autre preuve pour démontrer non seulement que l'*ə* des articles *-əs -əd -ən* doit avoir une valeur étymologique, mais encore qu'il doit appartenir étymologiquement aux articles, et non pas aux substantifs qui précèdent.

La plupart des noms arméniens avaient pour finale une consonne. Une voyelle finale ne se trouve que dans les thèmes en *-i̯o-* et *-i̯ā-*: *ordi* ‚fils', *teli* ‚lieu', dans le gén.-dat. des thèmes en *-ā- -i-* et *-u-*: *azg*, gén. *azgi*, gén. pl. *azgaç* ‚famille, race, nation'; *taun*, gén. *tauni*, gén. pl. *tauniç* ‚fête'; *zard*, gén. *zardu* ‚ornement'; et en outre dans les ablatifs en *-ē*: *sermn*, abl. *i sermanē* ‚semence' (sur l'origine de la désinence *-ē* cf. Zeitschrift f. vgl. sprachf., XXXIX 438). La voyelle *ē* est née d'une diphtongue *ei* qui doit avoir subsisté comme diphtongue jusqu'au seuil de l'époque historique. Après les voyelles *i* et *u* l'article a pu suivre sans l'intercalation perceptible de la consonne transitoire qui s'installait après un *a*. C'est ainsi qu'on a prononcé **ordi-ən*, mais **nma-i̯-ən* d'où *ordi-n* et *nmain*. Quant à la prononciation de cette dernière forme, il faut se souvenir que l'orthographe arménienne ne distingue pas entre *-ai̯ən* et *-ain*. La voyelle *ə* étant très fugitive et très sujette à tomber, la prononciation avec *-ain* n'aurait rien de très surprenant. Mais on dit en arménien moderne *hay-ə* ‚l'Arménien', ce qui semble indiquer une forme en *-ai̯ən* (s'il ne faut pas voir dans *hayə* une innovation analogique moderne).

L'origine du *-i̯-* dans *nma-i̯-n* etc. est donc très claire; et il ne faut pas non plus s'étonner de la conservation de ce *-i̯-*. On n'avait pas l'habitude d'ajouter un élément morphologique immédiatement après la voyelle finale *a*. C'est pourquoi *Μάρθα* est devenu en arménien *Marťay*, c'est pourquoi les mots syriaques en *-ā* ont pris en arménien un *-y* (arm. *kʻahanay* ‚prêtre' et une trentaine d'autres exemples qu'on peut tirer aisément de la liste donnée par M. Hübschmann, Arm. Gramm., I 299—320), et c'est pour cette même raison enfin qu'en substituant des formes innovées au lieu des formes anciennes nom. pl. *sokʻa*, gén. pl. *noça* etc., on a obtenu *saikʻ*, *naiç* etc., et non pas **sakʻ* **naç* (Karst, Hist. Gramm., p. 235). Il va sans dire qu'il ne faut rien chercher d'ancien dans des formes de ce genre.

Mą théorie sur le système démonstratif arménien

(§ 12 Articles, § 13 *sa* etc., § 14 *ais* etc., § 15 Adverbes, § 16 Interjections).

---

§ 12. Si M. Meillet a voulu expliquer les articles arméniens comme étant la continuation d'anciennes particules, c'est à cause de leur caractère indéclinable. Mais il faut se souvenir que les règles d'accord sont en arménien assez flottantes; on disait *ais ban-k̔* ‚ces mots‘, *ail caṙai-s* ‚d'autres serviteurs‘ (accus.), *y-ail lezu-s* ‚dans d'autres langues‘, *sut margarē-iç-n* ‚des faux prophètes‘, *ban-k̔ im* ‚mes paroles‘, *asparis-auk̔ hngetasan* ‚15 stades‘ (instrum.) etc. Cf. Meillet, Mém. soc. lingu., XI 369—388. L'indéclinabilité de l'adjectif ne dépend donc pas toujours de l'arrangement des mots. Il faut se souvenir en outre que dans le cas de l'enclise d'un article on peut observer partout une tendance à l'élimination de l'abondance flexionelle; après la fusion complète des deux mots, c'est le premier mot qu'on peut le plus aisément priver de sa flexion (cf. r. *živó-j*, dat. *živó-mu*, gén. *živó-go*; dan. *Mand-en* ‚l'homme‘, gén. *Mand-ens* etc.); mais tant que la fusion n'est pas achevée, c'est l'enclitique qui peut perdre sa flexion (cf. r. *v brjuchě-to* ‚dans le ventre‘, *na lošadjach-te* ‚sur les chevaux‘ etc., IF. Anz. XI 243). Le contraste entre arm. *mardoy-n* ‚de l'homme‘ et dan. *Mand-ens* n'est guère plus étonnant que le contraste entre finn. *purre-ssa-ni* ‚dans ma barque‘ et hongr. *hajó-m-ban* ‚dans mon navire‘.

Personne ne peut douter que l'arménien n'ait fournit suffisamment de points d'appui aux innovations analogiques nécessaires pour effacer la flexion d'articles originairement déclinables. Et c'est une objection à la théorie de M. Meillet qu'on a peine à trouver trois particules indo-européennes pouvant expliquer les articles arméniens *s d n*. L'existence d'une particule **k̑i* est hors de doute (§ 5). Mais il est déjà plus difficile de trouver une particule **te*; l'arm. *t̔e* ‚que, si‘ pourrait être **toi* (comp. ce que j'ai dit plus haut, § 7, au sujet des mots *andēn*, *ure-k̔* etc.). Et une particule démonstrative **ne* n'existe pas, non plus que le thème démonstratif **no-* (cf. § 6). Enfin les particules **k̑i*, **te*, **ne* ne rendraient pas compte de la forme des articles arméniens qui est *-əs*, *-əd*, *-ən*. On peut tout au plus admettre que la particule **k̑i* peut avoir joué quelque rôle dans le développement morphologique des articles. Mais la source des articles ne peut guère être cherchée ailleurs que dans les pronoms *ais*, *aid*, *ain* devenus enclitiques et réduits à la forme *-əs*, *-əd*, *-ən*. Dans le cas où les articles déterminent une proposition relative, ils sont clairement synonymes des pronoms *ais*, *aid*, *ain*; que l'on compare les deux phrases: *et̔ē taik p̔ox ainoçik, y-oroç akn unik̔ aṙnul* «ἐὰν δανείζητε παρ' ὧν ἐλπίζετε ἀπολαβεῖν» et *ev oir oč̣-n guçē, ev z-or karcē-n t̔ē uniçi, barjçi i nmanē* «καὶ ὃς ἂν μὴ ἔχῃ, καὶ ὃ δοκεῖ ἔχειν, ἀρθήσεται ἀπ' αὐτοῦ». Dans le dernier exemple le second article a le sens du neutre ‚illud‘, propre à la forme *ain* employé comme substantif non suivi d'une proposition

relative (v. Meillet, Mém. soc. lingu. X 253). Dans la phrase *egit z-ain teli, y-orum greal-n ēr* «εὗρε τὸν τόπον οὗ ἦν γεγραμμένον» l'article *-n* est une répétition du pronom *ain*.

De même que l'article *-ss* est un *ais* enclitique, la particule *evs* (qu'on lit aujourd'hui *ievss*) ,de plus, aussi' ,ἐπὶ τούτῳ' est sortie de **ev ais*; *ev* (ailleurs ,et') signifie ici ,ἐπί'; de là *mius*, un autre' (*mi* ,un' + *evs*) et *ťer-evs* ,peut-être' (cf. *ťera-havat* ,d'imperfetta fede', *ťera-hal* ,mezzo fonduto' et les autres composés de *ťer* ,lato, parte' qui par leur signification contenant la nuance ,à demi, imparfaitement' rappellent les composés de l'irl. *leth* ,côté': irl. mod. *leath-bhocht* ,somewhat poor', *leath-fhocal* ,a hint, a suggestion, a half word'; cf. Zeitschrift f. vgl. sprachf., XXXVIII 374; arm. *ťeri* ,imperfetto' est un dérivé de ce mot *ťer*).

Après tout, les articles n'ont pas perdu toute leur flexion; ils possèdent encore des formes spéciales pour exprimer les cas locaux: on peut employer à cet effet les adverbes de lieu (cf. Meillet, Mém. soc. lingu. X 264): *y-anapati and* ,ἐν τῇ ἐρήμῳ'. C'est une flexion irrégulière, mais néanmoins c'est une flexion; et l'on peut ajouter: c'est une flexion ancienne. Car en v. irl. l'adverbe *and* fonctionne de même comme locatif du pronom ,is, ille' (cf. Zeitschrift f. vgl. sprachf., XXXV 410): *ar-rad file and-som* ,the grace that there is in him'; *cách cretfes and* ,every one who shall believe in him' (Gloses de Wurzbourg 29 d 29, 32 d 13); et cet usage s'est continué en irlandais jusqu'à nos jours. Évidemment, quelque adverbe reflété par l'arm. *and* v. irl. *and* a fonctionné dans la languemère indo-européenne comme locatif du pronom **e-*, **ei-*, **eno-*. En arménien cet usage devait prendre des proportions plus grandes. Le parallélisme exigeait les mêmes droits pour les adverbes *ast* ,hic' et *aidr* ,istic' que pour *and* ,illic'. Dans la série *iste* on employait le même adverbe pour répondre aux questions ,ubi' et ,quo'; et ç'a été dès l'origine la règle pour tous les adverbes de lieu en arménien (nous en parlerons plus loin). Or si *aidr* ,istic' pouvait remplacer le locatif de l'article *-d*, il n'était que fort naturel qu'on employât l'adverbe *aidr* ,istuc' pour remplacer l'accusatif de l'article, quand cet accusatif avait un sens local (répondant à la question ,quo'); de même les adverbes parallèles: *na elanē i jur andr* ,il sort dans l'eau'. Mais le rapport entre le locatif et l'ablatif n'était pas moins étroit en arménien. La forme de l'ablatif de la plupart des mots déclinables est dérivée du locatif; du mot *teli* ,lieu' on a le locatif *i telvoj* et l'ablatif *i telvoj-ē*; et la particule *-ē* (gr. ἔτι v. sl. *otŭ*) qui change un locatif en ablatif, a encore une telle autonomie qu'on dit par ex. *y-aism ašxarh-ē* ,de ce monde' avec le pronom au locatif pur etc. (cf. Zeitschrift f. vgl. sprachf., XXXVIII 221—224, XXXIX 438). Bien que le rapport étymologique entre les adverbes locatifs et les adverbes ablatifs soit d'une autre nature, on ne peut guère s'étonner de voir les adverbes ablatifs exercer les mêmes droits que les adverbes locatifs: *Abrahamu erku ordikʿ ein, mi y-alaxnoy anti ev mi y-azatē-n* «Ἀβραὰμ δύο υἱοὺς ἔσχεν· ἕνα ἐκ τῆς παιδίσκης, καὶ ἕνα ἐκ τῆς ἐλευθέρας».

§ 13. Le nominatif des anaphoriques *sa*, *da*, *na* ne présente rien de bien énigmatique. L'*o* final indo-européen donne en arménien *a* (s'il est non-accentué en arménien), v. Zeitschrift f. vgl. sprachf. XXXVI 100, XXXVIII 239, XXXIX 420. Aussi l'arm. *da* peut-il provenir d'un i.-e. **tod* (neutre) ou d'un masc. **to*, innovation analogique qui aurait supplanté en arménien la forme ancienne **so*. De même *na* peut être un neutre **anod* ou une forme innovée du masculin **ano*. Sur la chute de la voyelle initiale cf. Zeitschrift f. vgl. sprachf. XXXIX 457; l'exemple le plus analogue est *geuł* ,village' de **ayel*, où la chute de l'initiale doit être survenue antérieurement à la loi des finales. Quant à *sa* qui remonterait à **k̂o(d)* nous devons y voir une formation analogique, exactement parallèle aux innovations qui ont, dans les dialectes bulgares modernes, assimilé le thème du v. sl. *sĭ* au thème du v. sl. *tŭ* (§ 4).

Le changement d'un -*o* final non accentué en -*a* (*sa*, *da*, *na*; *marda-ker* ,anthropophage', *iska-bar* ,propriamente', *olǰa-bar* ,intieramente', *iura-kʻan-ǰ-iur* ,chacun', Zeitschrift f. vgl. sprachf., XXXIX 384 et suiv.) ne remonte pas à une époque très ancienne. Il ne se trouve pas devant la particule -*in*: *isko-in*, *olǰo-in*, *uro-in* (§ 7). De même on a *so-in do-in no-in* ,le même'. Et le nominatif en -*o* des pronoms non composés semble avoir subsisté assez longtemps pour éliminer du paradigme toutes les formes contenant une autre voyelle radicale qu'*o* ou *u*: (gén. *nor-a*, instrum. *nov-av*, plur. nom. *nokʻa*, acc. *nosa*, gén. *noça*, instrum. *nokʻavkʻ*; le datif du sing. est *nm-a* de **num-a*. Qu'il ait existé des formes contenant la voyelle *e*, c'est ce qu'on doit inférer peut-être des nominatifs dialectaux (a coup sûr non fictifs) dits féminins *sē dē nē* (de **se* etc., cf. *ťē* ,que' de *ťe*); c'est peut-être au nominatif du pluriel que la voyelle *e* a pris son commencement; **toi* (skr. *tē* gr. *τοί*) a peut-être abouti à **de* (v. p. 20) d'où **de-kʻ*; cette forme a donc été changée en **do-kʻ* (d'où *dokʻa*) sous l'influence du singulier.

Le changement des nominatifs **so* **do* **no* en *sa da na* étant survenu, le contraste de l'*a* du nominatif et de l'*o* (*u*) de toutes les autres formes et l'habitude de voir dans les consonnes caractéristiques le seul noyau des pronoms (comp. *ai-s ai-d ai-n*) ont coopéré pour faire sentir l'*a* de *s-a d-a n-a* comme un élément accessoire comparable à la désinence -*in* des pronoms d'identité ou à la syllabe *ai-* de *ai-s* etc. C'est pourquoi on a ajouté cet -*a* à tous les autres cas; le gén. *nor-a* est donc une imitation de *nor-in* et de *ai-nr*, *ai-nor-ik*; le dat. *nm-a* est une imitation de *nm-in* et de *ai-nm*, *ai-nm-ik* etc. Si nous ajoutons encore la double flexion de l'instrumental, nécessaire au pluriel pour distinguer l'instrum. *nokʻa-vkʻ* du nom. *nokʻa*, et les ablatifs innovés *i nmanē*, plur. *i noçanē* (Zeitschrift f. vgl. sprachf., XXXVIII 222), le paradigme historique des pronoms *na*, *da*, *sa* se trouve complet.

§ 14. Nous avons parlé plus haut (§ 4) des deux composés pronominaux indo-européens **e-to-* et **ei-to-*. Tous les deux se retrouvent en arménien. A côté de *ťe* ,que,

si' il existe une forme synonyme *e-ťe*, et c'est ce même mot que nous avons dans la juxtaposition *ev-eť* ‚seulement'. Dans *e-ťe* la voyelle finale qui devait tomber, a été restituée; et dans *ev-eť* aussi bien que dans *e-ťe* la conservation du *ť* est due à l'influence de *ťe*; ailleurs le *t* indo-européen situé entre deux voyelles donne en arménien *į*. Le composé **ei-to-* est reflété en arménien par le pronom *ai-d*; après une diphtongue, i.-e. *-t-* donne en arménien *-ť-*, mais *ai-d* a subi l'influence du pronom *da* qui doit son *d* à des conditions d'accentuation (aux mêmes conditions qui ont causé le changement de l'*o* indo-européen en *a*; cf. Zeitschrift f. vgl. sprachf., XXXVIII 232 et suiv.). Au contraire, pour ce qui est du sens, c'est *da* qui a subi l'influence de *aid*; car ce n'est que ce dernier qui a appartenu dès l'origine à la série *iste* (v. § 4 fin).

Quant au pronom *ain*, il ne faut pas l'identifier au pronom défectif sanscrit *ena-* (et du reste la morphologie de *ena-* n'est nullement parallèle à celle du skr. *e-ta-*). Car nous avons déjà vu plus haut (§ 7) que ce pronom est représenté en arménien par le mot *-in* ayant la signification de ‚un'; si *ain* était une forme alternative du même pronom, on ne comprendrait guère la grande différence de sens.

Il faut donc plutôt poser l'équation: arm. *ain* = skr. *anya-* ‚autre' (= alb. *ńe* ‚un'). L'épenthèse est de règle; cf. Zeitschrift f. vgl. sprachf., XXXIX 404—407. Et au point de vue de la sémantique il est tout naturel que le demi-comparatif **anįó-* ait pu avoir une force démonstrative plus grande que le positif **anó-*.

Il faut signaler maintenant que la diphtongue du mot *ai-d* ne doit pas nécessairement être une variante indo-européenne de la diphtongue *ei-* attestée par la forme osque *eizo-*; il se pourrait que ce ne fût qu'une innovation arménienne due à l'influence du pronom *ai-n*.

Quant au pronom *ais*, je n'y vois rien d'ancien; c'est à coup sûr une imitation de *ai-d*. Mais le v. sl. *je-se* (imitation de *je-to*), slov. *esej* ‚hic', gr. *ἐκεῖ* et, peut-être, le lat. *hic* nous prouvent combien une telle innovation était naturelle.

§ 15. Quant aux adverbes il faut avant tout se rendre compte du parallélisme étrange qu'on observe entre *and* ‚là' et *ast* ‚ici'. Il va sans dire qu'on ne peut pas y voir des dérivés des pronoms *ain* et *ais* (bien qu'on ait sans doute senti quelque lien spécial entre les adverbes et ces pronoms). Une forme **ainte* (étymologiquement impossible, du reste) n'aurait pas abouti à *and*; des trois consonnes la deuxième serait tombée, cf. Zeitschrift f. vgl. sprachf., XXXIX 342, 407 (*air* ‚homme' de **ainr*, de **anďr*), 408 et suiv. Le résultat aurait donc été **aind* > **aid*. Et une forme **aiǩte* (étymologiquement impossible) aurait sans doute abouti à **aist*. *and* peut être un dérivé du pronom **anó-*, arm. *na*; mais un pronom **aǩo-* n'a jamais existé, et nous n'en trouvons aucune trace en arménien. *ast* ne peut donc être autre chose qu'une forme fabriquée sur le modèle de *and*, ou bien un adverbe non pronominal qui a pu, par quelque modification de sens, être adapté au

système démonstratif arménien (on pourrait songer à un adverbe signifiant ‚près'; comp. *hast* ‚fermo, solido, duro' dont le sens aurait pu aboutir à ‚près', cf. allem. *hart* qui peut signifier «près»; l'adverbe allem. *fast*, apparenté à l'arm. *hast*, a du moins le sens de ‚presque'). Si l'on préfère voir dans l'adverbe *ast* une création tout à fait nouvelle, elle doit être postérieure aux lois qui régissent le développement des occlusives indo-européennes en arménien; mais néanmoins il ne faut pas s'étonner de la consonne *-t*: un **asd* aurait été contraire aux habitudes phonétiques arméniennes, et un **azd* n'aurait pas rappelé le pronom *ais*.

Le parallélisme de *and* et *ast* a fait croire à M. Meillet (Mém. soc. lingu. X 259) et à moi (Zeitschrift f. vgl. sprachf. XXXIX 366 et suiv.) que le *-d* de *and* doit nécessairement représenter un i.-e. *t*. On voit par ce qui précède que cette argumentation était erronée. On peut sans scrupule identifier l'arm. *and* ‚là' au v. irl. *and* ‚là' dont nous avons déjà parlé plus haut (§ 6 fin, § 12). Le mot v. irl. serait **andha* (comp. gr. *ἔνθα* qui dans ce cas n'aurait rien de commun avec skr. *atha* ni avec lat. *i-nde*). Si le groupe arménien *-nd-* ne peut pas répondre à un *-ndh-* (ce que je n'ose ni affirmer ni nier, cf. Zeitschrift f. vgl. sprachf. XXXIX 361 et suiv.), on peut alléguer l'influence du mot *andr* ‚illuc, ultra'; et même la voyelle finale *-e* attestée par *anden* ‚ibidem' (§ 7) pourrait être due à l'influence des adverbes parallèles, y compris l'adverbe *andr* qui est sans doute un locatif **anteroi*, cf. skr. *antara-s* ‚autre' etc. La chute de la voyelle de la syllabe pénultième de *andr* s'explique par l'accent anormal des démonstratifs (comp. le gén. *ainr* etc., § 9); quant au sens, M. Meillet a déjà fait remarquer (Mém. soc. ling., X 259) que *andr* a la valeur d'un comparatif (‚ultra'), et dans ce cas il répond à la question ‚ubi' non moins qu'à la question ‚quo'. C'est la règle générale en arménien que les adverbes ont la même forme pour l'illatif et pour le locatif: *aidr* ‚istic, istuc', *ur* ‚ubi, quo'. L'infraction à cette règle dans le cas de *and* ‚illic', *andr* ‚illuc' est sans doute secondaire et dépend de la différence de sens entre le positif (‚là') et le comparatif (‚plus loin'); le comparatif a un certain rapport avec la notion de mouvement, le changement étant un trait commun des deux notions (on se rappellera qu'en latin les prépositions *citrā*, *ultrā*, *intrā*, *extrā*, *contrā* se combinent toujours avec un accusatif). La différence de sens ainsi développée a été imitée dans la série *hic*: *ast* ‚hic', *aisr* ‚illuc'; mais il va sans dire que *ai-sr* n'est pas un comparatif; c'est un adverbe comparable au v. scand. *hér* ‚ici', comme *ai-dr* ‚istic, istuc' est comparable au v. scand. *þar* ‚là'. La chute de la voyelle de la syllabe pénultième dans *aidr* et *aisr* est due à l'accent d'emphase des démonstratifs (§ 9).

Parmi les adverbes répondant à la question ‚unde', *andust* et *astust* sont des composés de *ust* ‚unde' (comp. *ail-ust* et *ail-ustekʿ* ‚aliunde', *ail-ur*, *ail-urekʿ*, *ail-uremn* ‚alibi'). *ust* a une forme collatérale *usti*; composée avec *and* (*ast*), cette forme devait donner **andsti* (**aststi*). Dans un groupe secondaire de consonnes une chute a assez souvent eu lieu

(Zeitschrift f. vgl. sprachf. XXXIX 433); ainsi on a obtenu la forme **andti* > *anti* (**assti* > *asti*). Mais dans les adverbes d'identité *andst-in* et *astst-in* les consonnes ont été restituées sous l'influence de *andust* et *astust*. *aiti* ‚istinc' est une création analogique.

§ 16. Jusqu'ici c'est dans la série *hic* que nous avons trouvé le moins d'originalité. Il en est autrement quand on considère les interjections. L'étymologie du premier élément de ces mots (*ava-*) m'échappe. Mais dans *ava-sik* nous ne pouvons méconnaître le thème **k̂i-* élargi par un suffixe *-qo-*. *-sik* est évidemment identique au v. sl. *sicĭ* ‚talis' (comp. v. sl. *ta-kŭ* ‚talis', *ka-kŭ* ‚qualis'; gr. *πηλίκος* à côté du lat. *quālis*; le v. irl. *cách*, gallois *pawb* ‚chacun' appartient à la même formation; l'alternance *-qo-: -q^u^o-* n'a rien d'extraordinaire). Le mot *ava-sik* est donc une indication précieuse de la forme originaire du thème pronominal de la série *hic*. Mais ce mot a servi de modèle non seulement à *ava-dik* (car il va sans dire que l'analyse *-t-i-qo-* est impossible pour des raisons de morphologie) et *ava-nik*, mais aussi à l'adverbe *aižm-ik* ‚à présent' et aux génitifs *aisorik*, *aidorik*, *ainorik*, aux datifs *aismik*, *aidmik*, *ainmik*, aux instrumentaux *aisvik*, *aidvik*, *ainvik*, aux nominatifs du plur. *aisok'ik*, *aidok'ik*, *ainok'ik*, aux accusatifs *z aisosik*, *z aidosik*, *z ainosik* et aux génitifs *aisoçik*, *aidoçik*, *ainoçik*. La grande influence du mot *ava-sik* n'est pas surprenante; les interjections sont ce qu'il y a de plus nécessaires quand il s'agit d'indiquer un objet prochain, et c'est à la série *hic* qu'appartient étymologiquement le lat. *ecce*.

Appendice.

Plus haut je me suis déclaré partisan de la théorie de M. F. de Saussure sur l'origine de l'*a* indo-européen représentant, dans le système des alternances indo-européennes, le degré zéro (degré de réduction). On connaît l'explication qu'a donnée cet éminent linguiste (Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes, Leipzig 1879, p. 135) du parallélisme qu'on observe entre les séries telles que

πέτομαι: ἐπτόμην
πείθομαι: ἐπιθόμην
v. scand. *verða:* skr. *vr̥ttá-*, v. sl. *vr̥těti*
ῥήγνῡμι: ἐρράγην.

La voyelle longue serait, dans les cas analogues au dernier exemple, la continuation d'une diphtongue en *-a* (*ea*), de sorte que le degré de réduction reposerait constamment sur l'expulsion de l'*e*. Tout en adhérant à cette idée générale M. H. Möller préfère songer non pas à une diphtongue *ea*, mais à un groupe terminé par une consonne hypothétique,

système démonstratif arménien (on pourrait songer à un adverbe signifiant ‚près'; comp. *hast* ‚fermo, solido, duro' dont le sens aurait pu aboutir à ‚près', cf. allem. *hart* qui peut signifier «près»; l'adverbe allem. *fast*, apparenté à l'arm. *hast*, a du moins le sens de ‚presque'). Si l'on préfère voir dans l'adverbe *ast* une création tout à fait nouvelle, elle doit être postérieure aux lois qui régissent le développement des occlusives indo-européennes en arménien; mais néanmoins il ne faut pas s'étonner de la consonne *-t*: un **asd* aurait été contraire aux habitudes phonétiques arméniennes, et un **azd* n'aurait pas rappelé le pronom *ais*.

Le parallélisme de *and* et *ast* a fait croire à M. Meillet (Mém. soc. lingu. X 259) et à moi (Zeitschrift f. vgl. sprachf. XXXIX 366 et suiv.) que le *-d* de *and* doit nécessairement représenter un i.-e. *t*. On voit par ce qui précède que cette argumentation était erronée. On peut sans scrupule identifier l'arm. *and* ‚là' au v. irl. *and* ‚là' dont nous avons déjà parlé plus haut (§ 6 fin, § 12). Le mot v. irl. serait **andha* (comp. gr. *ἔνθα* qui dans ce cas n'aurait rien de commun avec skr. *athu* ni avec lat. *i-nde*). Si le groupe arménien *-nd-* ne peut pas répondre à un *-ndh-* (ce que je n'ose ni affirmer ni nier, cf. Zeitschrift f. vgl. sprachf. XXXIX 361 et suiv.), on peut alléguer l'influence du mot *andr* ‚illuc, ultra'; et même la voyelle finale *-e* attestée par *anden* ‚ibidem' (§ 7) pourrait être due à l'influence des adverbes parallèles, y compris l'adverbe *andr* qui est sans doute un locatif **anteroi*, cf. skr. *antara-s* ‚autre' etc. La chute de la voyelle de la syllabe pénultième de *andr* s'explique par l'accent anormal des démonstratifs (comp. le gén. *ainr* etc., § 9); quant au sens, M. Meillet a déjà fait remarquer (Mém. soc. ling., X 259) que *andr* a la valeur d'un comparatif (‚ultra'), et dans ce cas il répond à la question ‚ubi' non moins qu'à la question ‚quo'. C'est la règle générale en arménien que les adverbes ont la même forme pour l'illatif et pour le locatif: *aidr* ‚istic, istuc', *ur* ‚ubi, quo'. L'infraction à cette règle dans le cas de *and* ‚illic', *andr* ‚illuc' est sans doute secondaire et dépend de la différence de sens entre le positif (‚là') et le comparatif (‚plus loin'); le comparatif a un certain rapport avec la notion de mouvement, le changement étant un trait commun des deux notions (on se rappellera qu'en latin les prépositions *citrā*, *ultrā*, *intrā*, *extrā*, *contrā* se combinent toujours avec un accusatif). La différence de sens ainsi développée a été imitée dans la série *hic*: *ast* ‚hic', *aisr* ‚illuc'; mais il va sans dire que *ai-sr* n'est pas un comparatif; c'est un adverbe comparable au v. scand. *hér* ‚ici', comme *ai-dr* ‚istic, istuc' est comparable au v. scand. *þar* ‚là'. La chute de la voyelle de la syllabe pénultième dans *aidr* et *aisr* est due à l'accent d'emphase des démonstratifs (§ 9).

Parmi les adverbes répondant à la question ‚unde', *andust* et *astust* sont des composés de *ust* ‚unde' (comp. *ail-ust* et *ail-ustekʿ* ‚aliunde', *ail-ur*, *ail-urekʿ*, *ail-uremn* ‚alibi'). *ust* a une forme collatérale *usti*; composée avec *and* (*ast*), cette forme devait donner **andsti* (**aststi*). Dans un groupe secondaire de consonnes une chute a assez souvent eu lieu

(Zeitschrift f. vgl. sprachf. XXXIX 433); ainsi on a obtenu la forme **andti* > *anti* (**assti* > *asti*). Mais dans les adverbes d'identité *andst-in* et *astst-in* les consonnes ont été restituées sous l'influence de *andust* et *astust*. *aiti* ‚istinc' est une création analogique.

§ 16. Jusqu'ici c'est dans la série *hic* que nous avons trouvé le moins d'originalité. Il en est autrement quand on considère les interjections. L'étymologie du premier élément de ces mots (*ava-*) m'échappe. Mais dans *ava-sik* nous ne pouvons méconnaître le thème **k̑i-* élargi par un suffixe *-qo-*. *-sik* est évidemment identique au v. sl. *sicĭ* ‚talis' (comp. v. sl. *ta-kŭ* ‚talis', *ka-kŭ* ‚qualis'; gr. *πηλίκος* à côté du lat. *quālis*; le v. irl. *cách*, gallois *pawb* ‚chacun' appartient à la même formation; l'alternance *-qo-: -qᵘo-* n'a rien d'extraordinaire). Le mot *ava-sik* est donc une indication précieuse de la forme originaire du thème pronominal de la série *hic*. Mais ce mot a servi de modèle non seulement à *ava-dik* (car il va sans dire que l'analyse *-t-i-qo-* est impossible pour des raisons de morphologie) et *ava-nik*, mais aussi à l'adverbe *aižm-ik* ‚à présent' et aux génitifs *aisorik*, *aidorik*, *ainorik*, aux datifs *aismik*, *aidmik*, *ainmik*, aux instrumentaux *aisvik*, *aidvik*, *ainvik*, aux nominatifs du plur. *aisokʿik*, *aidokʿik*, *ainokʿik*, aux accusatifs *z aisosik*, *z aidosik*, *z ainosik* et aux génitifs *aisoçik*, *aidoçik*, *ainoçik*. La grande influence du mot *ava-sik* n'est pas surprenante; les interjections sont ce qu'il y a de plus nécessaires quand il s'agit d'indiquer un objet prochain, et c'est à la série *hic* qu'appartient étymologiquement le lat. *ecce*.

Appendice.

Plus haut je me suis déclaré partisan de la théorie de M. F. de Saussure sur l'origine de l'*a* indo-européen représentant, dans le système des alternances indo-européennes, le degré zéro (degré de réduction). On connaît l'explication qu'a donnée cet éminent linguiste (Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes, Leipzig 1879, p. 135) du parallélisme qu'on observe entre les séries telles que

πέτομαι: ἐπτόμην
πείθομαι: ἐπιθόμην
v. scand. *verða*: skr. *vr̥ttá-*, v. sl. *vrŭtěti*
ῥήγνῦμι: ἐρράγην.

La voyelle longue serait, dans les cas analogues au dernier exemple, la continuation d'une diphtongue en *-a* (*ea*), de sorte que le degré de réduction reposerait constamment sur l'expulsion de l'*e*. Tout en adhérant à cette idée générale M. H. Möller préfère songer non pas à une diphtongue *ea*, mais à un groupe terminé par une consonne hypothétique,

articulée dans le voisinage du larynx (v. Beiträge zur kunde der deutschen sprache und literatur, VII 492; en appliquant cette théorie, on expliquerait (sans se conformer entièrement à la manière de voir de M. H. Möller) l'alternance *ē: a* par *eɒ: ɒ*, et l'on verrait dans la consonne *ɒ* une espèce de *γ* ou de *r* uvulaire).

Mais la plupart des linguistes n'ont pas jusqu'ici accepté cette explication. On préfère d'ordinaire partir de la voyelle longue telle quelle; l'*a* serait le résultat d'une réduction quantitative survenue dans les syllabes privées d'intensité (une sorte d'*ə* indo-européen).

Mais grâce à M. F. N. Finck (Über das verhältnis des baltisch-slavischen nominalakzents zum urindogermanischen, Marbourg 1895, p. 29) nous savons aujourd'hui que les chutes de voyelles pré-indo-européennes ont été la conséquence d'un accent musical et non d'un accent d'intensité; le degré de réduction ne repose pas sur une perte de quantité, mais sur une perte de sonorité, sur le remplacement de la voix par un chuchotement qui a rendu imperceptibles les voyelles ouvertes et a donné le rôle syllabique aux «coefficients sonantiques» (*i̯ u̯*, liquides, nasales) précédant ou suivant la voyelle qui devenait sourde (cf. mon article Zur akcentlehre, Zeitschrift f. vgl. sprachf., XXXIX 232 et suiv.). Ceci posé, il est tout à fait impossible d'admettre la théorie d'un *ə* comme degré de réduction des voyelles longues. Il ne reste d'autre possibilité que la théorie de M. de Saussure avec la modification proposée par M. H. Möller.

L'ancienne consonne *ɒ* devenue sonante est toujours représentée, hors de l'indo-iranien, par un *a*; mais en indo-iranien on trouve (à côté de l'*a*) dans certaines positions un *i*. Est-ce que cet *i* est sorti immédiatement de *ɒ*, ou faut-il admettre l'intermédiaire d'un *a*? La solution de ce problème dépend de celle de quelques autres questions: y a-t-il eu, en indo-européen, une voyelle primitive *a* appartenant aux syllabes non réduites? et si une telle voyelle a existé, est-ce qu'elle a eu, en indo-iranien, un traitement différent du traitement de *ɒ*? La plupart des linguistes admettent l'existence d'une telle voyelle e lui attribuent un rôle à part en indo-iranien; si cette théorie est exacte, l'*i* indo-iranien peut être sorti immédiatement de *ɒ*; et il le peut de même, si M. de Saussure a eu raison de nier l'existence d'une voyelle primitive *a* représentant le degré non réduit. J'ai essayé ailleurs de prouver que la voyelle primitive *a*, s'il y en a eu, n'a pas d'autre représentation en indo-iranien que *ɒ* (Zeitschrift f. vgl. sprachf., XXXVI 75—86, XXXVIII 399—402), et je persiste dans cette opinion (je n'identifie pas le skr. *iti* au lat. *ita*, Mém. soc. lingu. XIII 206, mais je trouve entre ces deux mots le même rapport qu'entre skr. *yuvati-* et lat. *juventa*; du reste, je ne puis entrer ici dans les détails du problème). J'ai avoué en outre que je ne pouvais trouver aucune trace évidente d'une voyelle primitive *a* appartenant au degré non réduit, mais je n'osais pas en nier catégoriquement l'existence; toutefois il

va sans dire qu'il serait encore plus téméraire d'affirmer catégoriquement l'existence d'une voyelle qui n'a laissé aucune trace évidente. M. de Saussure peut donc avoir raison.

La nature consonantique de l'élément *v* devient tout à fait évidente, si nous examinons d'un peu plus près les alternances vocaliques indo-européennes et leurs effets sur le système des consonnes. Déjà les faits bien connus: *v* sonante > *a*, «diphtongue» en -*v* > voyelle longue, *v* consonne > zéro (comp. v. sl. gén. *žrnŭv-e* de -*u̯ves* de -*ues*, -*uves* à côté du nom. *žrny* de -*ū* de -*uv*), rappellent d'une manière frappante le traitement de *γ* en gallois: *γ* sonante > *a* ou *y* (*hela*, *hely* ,chasse', v. irl. *selg*), «diphtongue» en -*γ* > vraie diphtongue ou voyelle longue (*teu-lu* ,famille', v. irl. *teg-lach*; *ty* ,maison', v. irl. *tech*; *llu* ,bande', v. irl. *sluag*), *γ* consonne > zéro (*dy air* ,ton mot' de *dy* ,ton', *gair* ,mot'). Et si nous entrons dans les détails, la nature consonantique de l'élément *v* devient encore plus claire.

M. Hirt a déjà fait remarquer le parallélisme frappant entre les alternances vocaliques indo-européennes et les processus amenés en slave par la chute des voyelles sourdes *ŭ* et *ĭ* (Der indogermanische Ablaut, Strasbourg 1900, p. 205). On peut résumer ce parallélisme en 5 points.

I. La chute des voyelles est réglée par des principes sinon identiques, du moins semblables l'un à l'autre: v. sl. *vŭ selě* > r. *v selě* ,dans le village', v. sl. *vŭ sŭně* > r. *vo sně* ,en dormant'; comp. gr. *σχεῖν*, mais *ἐχτός*.

II. Allongement: v. sl. *bogŭ* gén. *boga* ,Dieu', srb. *bȏg* gén. *boga*; comp. lat. *pēs pedis*, gr. *πατήρ πατέρα*.

III. «Umlaut»: v. sl. *e* > pol. *e: o* (*lecieć* ,voler': *lot* ,vol'), v. sl. *ě* (*ě*) > pol. *e: a* (*w lesie* ,dans la forêt': *las* ,forêt'); comp. les alternances indo-européennes *e: o* (*φέρω: φόρος; ἄγε-τε: ἄγο-μεν*) et *ē: ā* (lat. *legēs*: *legam* de -*ām*); v. Zeitschrift f. vgl. sprachf., XXXVIII 404.

IV. Les groupes de consonnes compliqués causés par la chute d'anciennes voyelles ont un traitement extrêmement varié: v. sl. *bŭčela* ,abeille', r. *pčela*, pol. *pszczoła*, tch. *včela*, slov. *čebela*; r. *chorĭ* ,putois', p. *tchórz*, tch. *schoř*, srb. *tvor*; v. sl. *dŭšti* ,fille', r. *dočĭ* gén. *dóčeri* dimin. *dočka*, pol. *cora*, *córka*, tch. *dcera*, slov. *hči*, srb. *kći*, *šći*, *ćer*; pol. *cnota* ,vertu' de **čĭstĭnota*, tch. *ctnota*, *ctnost*, *cnost* ,vertu', r. *čestnostĭ* ,honnêteté', srb. *časno* ,honnêtement'; tch. *uštknouti* ,mordre' de **u-ščĭp-nąti* etc. Les conditions phonétiques étant très speciales (groupes *čstn-*, *ščpn-* etc.), il va sans dire que les lois qu'on pourrait formuler, seront très spéciales; et assez souvent quelque innovation analogique ou quelque étymologie populaire s'y est mêlée. On peut comparer les alternances indo-européennes telles que skr. *plīhan-*, gr. *σπλήν*, lat. *lien*, v. irl. *selg*, bret. *felc'h*, v. sl. *slězena*, lit. *blužnis*, arm. *p'aicaln* ,rate' ou peut-être skr. *jihvā*, avest. *hizvā-*, lat. *dingua*, *lingua*, v. irl. *tenge*, gallois *tafod*, v. scand. *tunga* gr. *γλῶσσα*, *γλάσσα* (Hérondas), alb. *gluhe*, *ǵuhe*, v. sl. *językŭ*, lit. *lěžuvis*, arm. *lezu* ,langue'

(groupe initial *zdlnğh-?*). Les comparaisons indo-européennes ne peuvent pas avoir le même degré de certitude que les comparaisons slaves; mais le parallélisme est là, et il contient un *memento mori* des plus sérieux pour cette espèce de linguistique indo-européenne qui croit pouvoir disséquer les mots les plus anciens et les plus obscurs, comme s'il ne s'agissait que d'une analyse correcte, les suffixes et les racines restant invariables. (On me pardonnera d'avoir cité ici deux exemples indo-européens qui, envisagés à un autre aspect, appartiennent au point suivant).

V. Traitement des «coefficients sonantiques» (Saussure, Système etc., p. 8, 135). En slave les sons *j*, *v* (prononcé anciennement *u̯*), (*n*), *m*, *r*, *l* peuvent prendre le rôle syllabique, s'ils se trouvent, après la chute des voyelles sourdes, entre deux consonnes (la pause comptant pour consonne); mais dans les mêmes positions ils peuvent retenir leur fonction de consonne et par suite devenir sujets aux altérations multiples qui menacent les groupes de consonnes. En entrant dans les détails il faut se souvenir que les données de la langue-mère slave étaient très différentes pour les différents coefficients, et que les matériaux seront pour cette raison très pauvres pour les nasales et *j*, tandis qu'ils sont un peu plus riches pour *v* et assez abondantes pour *r* et *l* (mais il ne faut pas confondre les coefficients *r* et *l* qui étaient en v. sl. des consonnes, avec les sonantes *r̥* et *l̥*, héritées de la langue-mère indo-européenne, mais gauchement désignées en v. sl.; ces sonantes *r̥* et *l̥* ne nous regardent point).

a) Pour les nasales on ne peut citer que le *m* devenu *m̥* dans tch. *sedm* ‚sept', *osm* (d'où *sedum*, *osum*) de v. sl. *sedmĭ*, *osmĭ*; les autres langues ont évité la difficulté par l'intercalation analogique de la voyelle qui représente un ancien *ŭ* ou *ĭ*: r. *vosemĭ*, pol. *siedem*, *osiem*, srb. *sedam*, *osam*. Mais la chute du *d* dans r. *semĭ* atteste que le *m* a retenu sa fonction de consonne après la chute du *ĭ* final (dont l'orthographe garde le souvenir). Et les mots russes *žiznĭ* ‚vie', *bolězni* ‚maladie', prononcés vulgairement (et quelquefois même écrits) *žistĭ*, *bolěstĭ*, ont eu un *n* consonne qui, après avoir perdu sa sonorité, s'est changé en *-t-* (cf. *šn* > *št* en tchérémisse, v. Thomsen, Berøringer mellem de finske og de baltiske Sprog, Mémoires de l'Académie danoise, VIième série, tome I, p. 223).

b) Le groupe initial *jĭ-* qui se trouvait assez souvent dans la langue-mère slave, est représenté d'ordinaire dans la plupart des langues modernes par un *i*; mais l'accent (du serbe prouve que cet *i* est la continuation d'un *j* (cf. § 7): s. *ȉgla* tch. *jehla* ‚aiguille' la conservation du *ĭ* dans *jehla* est extraordinaire; peut-être faut-il alléguer l'influence du gén. plur.). Néanmoins en tchèque le *j* reste consonne: *jméno* ‚nom', *jho* ‚joug'; ce *j* est sujet à tomber; on le prononce dans *ne-jdu* ‚je ne vais pas', mais on ne le prononce pas dans *jdu* ‚je vais', et l'on ne l'écrit même pas dans *hra* ‚jeu' serb. *ȉgra*. En polonais on a de même *gra* ‚jeu', *skra* ‚étincelle' r. *iskra* (mais d'ordinaire on a *i* < *j*; de même quelquefois en tchèque; les règles sont très subtiles). En bas-sorabe on a *gla* ‚aiguille'

(= haut-sorabe *jĕhla*; v. Mucke, Historische und vergleichende Laut- und Formenlehre der niedersorbischen Sprache, Leipzig 1891, p. 133).

c) Un *v* a quelquefois pris le rôle syllabique: v. sl. *vŭpiti* ‚crier', srb. *ùpiti*, tch. *úpěti* (en russe on a évité la difficulté par la conservation de la voyelle *ŭ*: *vopijatĭ*); v. sl. *vŭ* ‚dans', srb. *u*, tch. *v*, *ve*, *u*. Le phénomène est régulier en serbe: v. sl. *vĭčera* ‚hier', r. *včera*, pol. *wczoraj*, č. *včera*, srb. *jùčĕra* (avec un *j* prosthétique). Au contraire le *v* est resté consonne dans v. sl. *dvĭri* ‚porte' pol. *drzwi* (avec métathèse), v. sl. *vĭsja* (fém.) ‚toute', srb. *sva* (masc. v. sl. *vĭsĭ*, srb. *vas* et par analogie *sav*); v. sl. *cvĭt-* ‚fleurir' pol. *kwieć* tch. *kvu*; v. sl. *svĭtěti* ‚briller' tch. *skvěti se*; v. sl. *zvĭněti* ‚résonner', r. *zvenětĭ*, tch. *zníti*.

d) En serbe les coefficients *r* et *l* ont pris le rôle syllabique avec une régularité parfaite: v. sl. gén. *krŭvi* (*krŭve*), srb. *krvi*, et même srb. *krv* — v. sl. *krŭvĭ* (nom.) ‚sang'; en tchèque on a nom. *krev* (avec conservation régulière de la voyelle *ŭ*), gén. *krvi* (deux syllabes). En russe on a évité la difficulté en retenant la voyelle *ŭ*: *krovĭ*, gén. *krovi* (et c'est là la règle générale en russe). De même pour *l*: v. sl. *slĭza* ‚larme', srb. *sùza*, tch. *slza* (deux syllabes), r. *slezá*. Mais en polonais *r* et *l* ont toujours retenu leur fonction de consonnes après la chute de la voyelle sourde: *krew*, gén. *krwi* (une syllabe) ‚sang', *łza* (une syllabe) ‚larme'. Je cite encore: v. sl. *blŭcha* ‚puce', pol. *pchła*; v. sl. *o-slĭp-nąti* ‚être aveuglé', pol. *olśnąć*; v. pol. *oplwyty*, pol. mod. *obfity* ‚abondant' (v. Baudouin de Courtenay, Szkice językoznawcze, I 393); pol. *przemyski* ‚de Przemyśl'. Le même traitement est de règle pour le commencement et la fin du mot en tchèque et en russe. Les génitifs tels que r. *lĭva* tch. *lva* ‚du lion', r. *rta* tch. *rtu* ‚de la bouche, de la lèvre' sont monosyllabiques, et *l* est tombé dans le r. *mogŭ* tch. *mohl* ‚il pouvait', dans l'impératif r. *sypĭ* ‚répands, verse' et dans le substantif r. *rublĭ* ‚rouble' (bien que l'orthographe et l'influence analogique des autres formes du paradigme tendent à le restituer dans une partie des exemples). A l'intérieur du mot ce traitement se trouve, en russe et en tchèque, dans une syllabe intérieure: v. tch. *zrcadlko* ‚petit miroir' (dim. de *zrcadlo* ‚miroir'), tch. mod. *zrcátko* etc. (Gebauer, Historická mluvnice jazyka českého, I, Prague 1894, p. 367 et suiv.); v. sl. *po-glŭt-* ‚engloutir' tch. *polknouti* pol. *połknąć* (*-kn-* de *-tn-*), v. Nitsch, Materyały i prace komisyi językowej akademii umiejętności w Krakowie, III 291; v. sl. *skolĭznąti* r. *skolĭznútĭ* ‚glisser'; r. dial. *pere-ksti* = *perekrestĭ* de *krestĭtĭ* ‚marquer avec une croix' (v. Skazki kota murlyki, St. Ptb. 1895, p. 342). Dans les syllabes intérieures en russe on est plus enclin qu'ailleurs à laisser tomber sans trace les voyelles sourdes; avec *pere-ksti* on peut comparer *počtítĭ* ‚honorer' (de *-čst-*) à côté de *čestítĭ* ‚honorer'. En tchèque il faut encore signaler que *ř* n'a jamais pris le rôle syllabique: tch. *třtina* r. *trostína* ‚roseau'; v. sl. *grĭměti* ‚tonner' r. *greměti* tch. *hřmíti* etc.

Je n'ai fait qu'esquisser le développement des coefficients sonantiques en slave sans entrer dans des détails qui sont bien connus des spécialistes, mais qui seraient ici

superflus. Cependant il serait peut-être nécessaire de répondre encore à cette question: comment a-t-il été possible aux coefficients sonantiques de retenir leur fonction de consonnes dans les positions dont nous avons vu tant d'exemples? Sans doute c'est une quantité extrêmement brève qui leur a permis ce rôle extraordinaire; ou vice versa: les coefficients sonantiques ne peuvent prendre le rôle syllabique sans une petite augmentation de leur quantité de consonnes (antévocaliques). Du reste je laisse ce problème aux phonéticiens; mais il va sans dire que toute théorie sur la nature des syllabes qui ne cadre pas avec les données empiriques (qui par exemple n'explique pas les syllabes polonaises actuelles), sera à refaire.

En passant à l'examen des alternances indo-européennes, je puis me dispenser de donner des exemples du fait bien connu que les coefficients ont pu prendre le rôle syllabique. Je puis me borner aux exemples du fait moins reconnu qu'ils ont pu, dans des circonstances assez semblables, retenir leur rôle de consonnes.

α) Les nasales: v. scand. *kol* ‚charbon' cf. skr. *áṅgāra-m* lit. *anglìs* v. sl. *ągli*; got. *þai* gr. *ἄμφω*; got. *bi* gr. *ἀμφί* (comp. ce que j'ai dit dans mon livre Aspirationen i Irsk p. 192; l'explication de l'*u* de skr. *ubhāu* et de l'*o* de v. sl. *oba* qui doivent être issus du *m* consonne, est un peu difficile; il est plus aisé, mais non plus vraisemblable, de découper tout simplement *ἄμ-φω*, *u-bhāu*, *o-ba*); skr. *hiṁsati* ‚il nuit, il tue' de **gᵘhigᵘhns-* etc. (v. Johannes Schmidt, Kritik der sonantentheorie, Weimar 1895, p. 57—68, 188). J'ai admis la chute d'un *n* entre *l* et *ĝh* dans v. irl. *selg* ‚rate' (Zeitschrift f. vgl. sprachf., XXXVIII 402), et entre deux consonnes dans les parfaits correspondant aux présents à nasale (i.-e. **jejouga* de **jejounga* à côté de **junéĝmi* etc.; Indogermanische Forschungen, II 327—329). Comp. gr. *φάλαγξ· τὸ ἐπίμηχες καὶ στρογγύλον ξύλον*: v. h. a. *balko* ‚solive'; gr. *φάρυγξ* ‚œsophage': v. scand. *barki* ‚œsophage' (alb. *bark* ‚ventre'?).

β) Il faut admettre la chute d'un *i̯* dans tous les cas d'une alternance *i* (*ī*): zéro. Je les ai énumérés déjà dans les Materyały i prace komisyi językowej akademii umiejętności w Krakowie, I p. 171; cf. Zeitschrift f. vgl. sprachf. XXXVIII, 314, 316, 375. En voici quelques exemples: gr. *δέρη* ‚cou' de **gᵘeru̯ā* de **gᵘeri̯u̯ā*, comp. skr. *grīvā* ‚cou', v. sl. *griva* ‚crinière'; v. sl. **vrěsŭ* ‚bruyère' pol. *wrzos* etc. de **verk̂o-* de **veri̯k̂o-*, comp. gr. *ἐρείκη* v. irl. *fróich*; lit. *szarmà* ‚frimas' v. scand. *hrím*; lat. *curvus* v. sl. *krivŭ* lit. *kreīvas* ‚courbe'; v. sl. *prachŭ* ‚poussière' r. *póroch*, comp. skr. *púrīšam*; gr. *κάρφος*, comp. *σκάρīφος*; v. irl. *selg* ‚rate', comp. skr. *plīhán-* lat. *lien*; lat. *ulmus* v. scand. *álmr* ‚orme', comp. gallois *llwyf* de **leimā*; lit. *elksnis* ‚aune', comp. v. sl. *jelĭcha* v. h. a. *ęlira*. Dans tous ces cas le *i̯* se trouvait entre une liquide et une consonne, c'est-à-dire dans une position où la prononciation d'un *i̯* était plus aisée qu'entre deux occlusives. Entre deux occlusives un *i̯* n'est peut-être jamais resté consonne, ou du moins c'est un cas extrêmement rare dont je ne puis citer d'autre exemple que lit. *szeszkas* ‚putois' skr. *kaçikā*.

γ) Pour *u̯* entre deux consonnes les exemples sont assez clairsemés. Les exemples cités par M. Bloomfield, Beiträge zur kunde der indogermanischen sprachen, XXIII 107 et suiv., méritent d'être scrupuleusement examinés, mais ils sont, du moins en partie, susceptibles d'autres explications. Le lien étymologique de **snusó-s* ‚bru' gr. *νυός* skr. *snušá* avec **sūnú-s* ‚fils' skr. *sūnú-š* etc. peut être contesté; du reste le groupe initial **su̯n-* trouve une analogie dans le dernier exemple slave cité sous c). Le lat. *crās* est peut-être **k̂u̯rās*, v. § 5; skr. *çvas* ‚demain' est peut-être **k̂ru̯as*; *ru̯* serait une métathèse de *u̯r*, comp. ce que j'ai dit sur une série de métathèses semblables, Zeitschrift f. vgl. sprachf. XXXIX 459; M. Meillet a émis une théorie très remarquable sur une alternance indo-européenne *u̯r: r* au commencement du mot (Mém. soc. lingu. XIII 38); sans entrer ici dans les détails je propose d'expliquer cette alternance par une alternance plus ancienne *u̯r: ru̯* (skr. *varša-* ‚pluie' gr. *ἕρση* ‚rosée' de **u̯erso-:* skr. *rasa-* ‚humidité' lit. *rasà* v. sl. *rosa* lat. *rōs* de **ru̯oso-* de **u̯roso-* etc.). Une métathèse analogue en slave est citée sous c).

δ) Pour les liquides consonnes entre deux autres consonnes les exemples sont encore plus rares. On peut citer quelques cas de métathèse déjà discutés (skr. *çvas* de **kru̯as* etc.). S'il est permis de poser des alternances indo-européennes telles que *bhr-: bh-* (lat. *frangō*: skr. *bhanájmi* arm. *bekanem*), on peut supposer que la forme *bh-* a appartenu dès l'origine au degré de réduction. Le gr. *σπλήν* est sorti de **pslĝhen-*, et c'est le *l* consonne qui a causé la chute du *ĝh*.

Après ce que je viens de dire, on ne peut guère douter de la cause de la chute d'un *v* dans les cas tels que skr. *devá-tta-* ‚donné par les dieux': lat. *datus* (comp. russe *pere-ksti: kresti*) lit. *duktė̃*: gr. *θυγάτηρ* etc. C'est que *v* était resté consonne dans tous ces cas. On trouve aussi des métathèses semblables à celles mentionnées sous *γ*): r. *solóma* srb. *slȁma* ‚paille' de **k̂ōlmā* < **k̂ol̥lmā* à côté de gr. *κάλαμος* qui contient *-l̥-*; de même lit. *árklas* ‚charrue' à côté de gr. *ἄροτρον*. Ces métathèses se trouvent aussi près des nasales: lit. *ántis* srb. *ȕtva* ‚anas'; et enfin près de *i̯* et *u̯*: le lit. *kláusiu* ‚je demande' répond à un futur du type sanscrit en *-išyā́mi* et ayant le sens de ‚je désire entendre', selon la brillante explication donnée par M. Wilh. Schulze, Bulletin de l'Académie de Prusse, classe des lettres, 1904, LV 1434 et suiv. (il faut ajouter srb. *slȕšati* ‚écouter' etc.). Dans ce dernier cas la métathèse n'est pas limitée aux langues baltiques et slaves, mais elle se trouve dans toutes les langues indo-européennes; car c'est de cette manière qu'il faut expliquer les alternances indo-européennes *ē(i): ī*, *ēu: ū* etc. (*ī* de *ei̯i̯*; de *ei̯ə*; *ī* de *i̯ə* etc.). Pour les exemples de ces alternances, signalées par M. Wilh. Schulze, je renvoie le lecteur au livre de M. Hirt, Der indogermanische Ablaut, p. 33 et suiv. Enfin on sait que le grand linguiste norvégien M. Sophus Bugge a admis pour les langues germaniques une métathèse des groupes contenant une consonne suivie de *v*, en supposant comme résultat de la métathèse: *i̯* + consonne (Beiträge zur geschichte

der deutschen sprache und litteratur, XXIV 425—463). Le changement d'un *ᴅ* (c'est-à-dire *γ*) en *i̯* n'aurait rien de surprenant; et il faut avouer qu'une partie des exemples cités par M. Bugge sont assez séduisants (par ex. v. angl. *ár* ‚rame': skr. *arítra-m*; lit. *vaĩras* et finn. *airo* sont des emprunts germaniques, v. Vilh. Thomsen, Berøringer mellem de finske og de baltiske Sprog, 110[2], comp. Wiedemann, Beiträge zur kunde der indogermanischen sprachen, XXVIII 33). Dans les exemples les plus plausibles il s'agit des groupes *u̯* + *ᴅ*, liquide + *ᴅ*, nasale + *ᴅ*. Mais il va sans dire que les conditions de cette métathèse doivent différer de manière ou d'autre des conditions que nous rencontrons par ex. dans le mot v. h. a. *halm* v. scand. *hálmr* ‚paille'.

Il ne faut pas s'étonner des divergences dialectales qu'on peut constater dans les effets de la chute de voyelles pré-indo-européenne[1]). Nous ne pouvons pas reconstruire la véritable langue-mère indo-européenne; nous ne pouvons pas remonter au delà d'un état linguistique ressemblant à l'état des langues slaves d'aujourd'hui. Le point de convergence des formes historiques n'est pas toujours accessible par voie de comparaison; quelquefois on ne peut le deviner qu'en franchissant les bornes de l'expérience; ainsi les différentes formes signifiant ‚rate' ne convergent que vers un point antérieur à l'existence des alternances vocaliques indo-européennes (v. Zeitschrift f. vgl. sprachf. XXXVIII 402); et si les divergences dialectales sont le plus frappantes quand il s'agit du son *ᴅ*, c'est que ce son a été plus sensible et plus sujet aux altérations que les autres coefficients sonantiques.

On peut citer encore quelques autres arguments en faveur de la nature consonantique de l'élément *ᴅ*. Je n'ai aucune raison pour rétracter l'hypothèse que j'ai émise dans les Indogermanische Forschungen II, 326, sur l'origine de la neuvième classe des présents, en admettant la chute d'un *n* entre une consonne et un *ᴅ* consonne. Je dois plutôt regretter de m'être prononcé ensuite avec plus de réserve sur la nature du coefficient *ᴅ* (Zeitschrift f. vgl. sprachf. XXXVI 86) et de l'avoir regardé comme une voyelle non-syllabique (Zeitschrift f. vgl. sprachf. XXXVIII 407, 409); j'ai pour excuse la difficulté soulevée par une série de cas où un *e* indo-européen semble représenter un coefficient sonantique de l'époque pré-indo-européenne: gr. *πόδε* ‚les deux pieds', *πόδες* ‚les pieds', skr. *jajāna* gr. *γέγονε* à côté de skr. *vr̥kāu* ‚les deux loups' gr. *λύκω*, skr. nom. pl. *vr̥kās*

[1]) C'est peut-être laisser trop de latitude que d'employer cette expression. M. de Saussure n'a reconnu que la chute de l'*e* (Système primitif, p. 49). Bien que l'expérience favorise cette affirmation, elle était néanmoins presque incompréhensible tant qu'on voyait dans le degré de réduction l'effet d'un accent d'intensité; car elle semblait alors entraîner la supposition de l'absence, à l'époque pré-indo-européenne, de toute autre voyelle que l'*e*. Mais à présent nous savons que la réduction est l'effet d'un ton; et nous pouvons admettre l'existence de voyelles fermées (*u*, *i*) à l'époque pré-indo-européenne sans avoir de peine à expliquer pourquoi elles ne sont jamais tombées, du moins au commencement ou à l'intérieur des mots (dans i.-e. **snuso-s* etc. c'est une consonne qui est tombée). Au contraire s'il a existé, à l'époque pré-indo-européenne, à côté de la voyelle ouverte *e*, des voyelles ouvertes telles que *o* ou *a*, elles ont sans doute pu tomber.

v. irl. voc. plur. en -*u*, skr. *tasthāu* ‚il était debout'. Mais ce coefficient pourrait après tout avoir été un son apparenté au *ꝓ*, mais prononcé plus en avant; en tout cas ce problème extrêmement difficile ne doit pas influencer notre manière d'envisager le coefficient *ʋ* dont la nature est très claire.

Au commencement du mot la spirante *ʋ* a été un son assez fréquent. Outre les pronoms et les adverbes cités plus haut (lat. *ollus: alius*, gr. *ἔνϑα*: v. irl. *and*, lat. *aequus*) et les adverbes (prépositions) cités par M. Meillet, Études sur l'étymologie et le vocabulaire du v. sl., p. 156 (*ἐπί: ἀπό* et quelques cas moins clairs), on pourrait encore, à ce qu'il semble, ajouter un nombre considérable d'exemples: v. sl. *v-ęzati* ‚attacher': gr. *ἄγχω*, skr. *u:* gr. *αὖ*, et une partie des autres cas étudiés par M. de Saussure, Système primitif, p. 276—283; et encore d'autres mots (*ἄκρος: ὄκρις*, *ἄγκος: ὄγκος*, v. Brugmann, Die Demonstrativpronomina, p. 120); mais une énumération complète entraînerait la discussion d'une foule de détails, à cause des altérations de l'initiale qui ont eu lieu dans beaucoup de langues indo-européennes.

Index.

Phonétique.

-o > *-a* en arménien 34;
oi- > *ai-* en arménien 26;
ə euphonique en arm. 31;
chute de *-i̯* en arménien (ancien et moderne) 20, 29, 32, 36;
intercalation d'un *i̯* en arm. 30, 31;
chute de *j-* par dissimilation en russe 10;
chute de *j-* pour des raisons de sandhi dans une série de langues slaves 10-11;
traitement du groupe *jĭ-* en slave 19, 40, 41;
les coefficients sonantiques peuvent retenir leur fonction consonantique entre deux consonnes: *m*, *n* 40, 42; *i̯* 40, 42; *u̯* 41, 42, 43; *r*, *l* 41, 43;
traitement de *-vr-* en arm. 21 et suiv;
-znĭ > *-stĭ* en russe 40;
règles de sandhi (Avesta, v. irl., pol.) 30;
accent d'emphase et d'antithèse en arm. (danois, allemand) 25, 27, 36;
accent des vocatifs en arm. 28.

Morphologie et Syntaxe.

Suffixes *-iš*, *-oš*, *-iç* en arm. 22;
thèmes en *-en-* et *-i̯en-* en arm. 25;
l'ablatif en arm. 33;
flexion des adjectifs en arm. 23;
datifs en *-m* en arm. 20, 24, 26;
génitifs en *-r* et *-ç* en arm. 24, 25;
pronoms indo-européens: élimination des formes commençant par un *s* dans le paradigme **so* **sā* **tod* 6, 11, 34; **eno-* **ano-* et le paradigme **e-* **ei-* 18; différence de sens entre **ano-* et **ani̯o-* 35; entre **andha* et **anteroi* 36; flexion de l'ancien adverbe **k̑i* 16; le thème **k̑i-* subit l'influence du thème **to-* 8, 34; les mots signifiant ‚aujourd'hui' ‚cette nuit' etc. 13, 15; signification des composés **e-to-* **ei-to-* 11 et suiv., 35; **e-k̑i-* etc. 9, 35; **k̑i-qo-* à côté de **tā-qo-* etc. 8, 37;
l'article en albanais et en roumain 7;
l'article déterminant une proposition relative en arm. 8, 30, 32-33;
les cas locaux de l'article en arm. 33;
flexion du substantif suivi d'un article 32;
flexion de l'arm. *ais* etc. 37; accent de l'arm. *ais* etc. 26-28;
flexion de l'arm. *sa* etc. 28, 29, 34; les ablatifs *i nmanē*, *i noçanē* 34; *naiç*, *saik'* 31; *sē dē nē* 34;
flexion de l'arm. *soin* etc. 21, 24, 25, 26;
double flexion de l'instrumental de l'arm. *sa*, *soin* etc. 24, 34;
verbes arméniens: *sirea*, *sireaç*, *uso*, *usoiç* 29; *xauseçav* 21-22;
présents à nasale en i.-e. 42, 44;
répétition d'une préposition en slave 11;
prépositions en *-trā* en latin 36;
règles d'accord en arm. 32.

Lexique.[1])

1. Langues non-indo-européennes.

finn. *airo* 44
mordv. *avā*, *avaś*, *avat*, *avat-nā* 7
hongr. *hajó-m-ban* 32
finn. *purre-ssa-ni* 32
Van *u-li-še*, *u-li-e-še* 22

2. Sanscrit.

(Ordre de l'alphabet original.)

aṅgāram 42
atha 36
adya, *adyā* 15
anayā, *anayōš*, *anēna* 17
antara- 17, 36
anya- 17, 19, 35
ayam 11, 17, 18, 19
aritram 44
asāu 11
idam 11, 19
iva 19
(-*īm* 24)
u 45
ubhāu 42
ūna- 24
ēka-s 19
ēta- 11, 26, 35
ēna- 18, 35
ēva 19
ēša 11
kaçikā 42
grīvā 42
ča 25
jihvā 39
tad 5
dēvatta- 43
purišam 42
plīhan- 39, 42
bhanajmi 43
yad 19
rasa- 43
varša- 43
vṛtta- 37
çiš- 15[1]
çvas 12, 43
sa 5
sama- 23
sūnu-š 43
snušā 43
hiṁsati 42
hyas 12

3. Iranien.

(Ordre de l'alphabet latin.)

avest. *aēte*, *aētaēča* 30
— *aēvō* (v. pers. *aiva*) 19.
pers. mod. *ān* 17
avest. *ana* (v. pers. *anā*), *anāiš*, *anayā* 17, 18
ossète *āndār* 17
avest. *ča* 30
— *hizvā-* 39
— *kana* 18
— *kas*[e] *ϑwąm* 30
— *kō* 30
— *sizd-*, *syazd-* 15

4. Arménien.

(Ordre de l'alphabet original.)

azgovin 24
ahavadik, *ahavanik*, *ahavasik* 5, 26, 27
amenain 23
amenevin 23, 24
amenekʻin 23, 24
amenekʻean 25
amēn 23
aid 5, 26, 27, 32, 35
aidpēs, *aidpisi* 8
aidr (adverbe) 5, 20, 33, 36
aidrēn 20
aidkʻan 8
aižm 21, 26, 27, 28
aižmēn 21
aižmik 37
ailust(*ekʻ*) 36
ailur(*emn*, -*ekʻ*) 36
ain 5, 26, 27, 32, 35
ais 5, 26, 27, 32, 33, 35
aisinkʻn 25
aispēs, *aispisi* 8
aisr (adverbe) 5, 20, 36
aisrēn 20
aiskʻan 8
aiti 5, 37
air 35
and 5, 20, 33, 35, 36
andēn 20, 36
andust 5, 21, 36
andstin 21, 37
andr 5, 20, 33, 36
andrēn 20
anjn, *anjneay* 22
anti 5, 33, 37
ast 5, 20, 33, 35, 36
astēn 20
asti 5, 37
astust 5, 21, 36
aststin 21, 37
avadik, *avanik*, *avasik* 5, 27, 28, 37
bekanem 43
bolorekʻin 24
bolorovin 24
geul 34
glxovin 24
-*d* 5, 26, 31, 32
da 5, 8, 26, 28, 29, 34, 35
dē 34
doin 5, 21, 24, 26, 34
ez 23

[1]) Un certain nombre de mots cités comme exemples et les pronoms albanais énumérés p. 13—14 ne sont pas portés sur ce registre.

ĕťe 35
erb(emn, -ekʿ) 20
erekʿin 24
ĕrkokʿin 24
ev 33
eveť 35
evťanekʿin 24
evs 33
-ē 31, 33
-ę 31
ťe, ťē 20, 32, 34, 35
ťer, ťera- 33
ťerevs 33
ťeri 33
-in 20-25, 51 (additions)
inkʿn 21, 25
inkʿnuroin 21
isk, iska- 21, 34
iskoin 21, 34
ir 22
irankʿ 22
irav, iravaçi, iravunkʿ 22
irear 22
iur 21, 24
iurakʿančiur 34
iurovin 24
iururoin 21
lezu 39
ḥamangamain 24
hast 36
het 23
hetev 23
holov 22
mi 23
miain 23
miangamain 24
i miasin 23, 24
mius 33
yoir 22
-n 5, 26, 30, 31, 32
na 5, 8, 26, 28, 29, 34, 35
nain 30
nē 34
nmain 30, 31
noin 5, 21, 26, 34
noinžamain 23
noinhetain 23
noinpēs 26, 27
nor 21, 22
olǰ, -abar, -oin 21, 34
otn 24
or 8
orear 22
oriš 22
oroš 22
orovain 22, 24
unain 24
ust 5, 21, 36; *-ust* 36, 51
ustemn 21
ustekʿ 21
usti 5, 21, 36
ur 5, 20, 36
uranam 22
uremn 20
urekʿ 20, 29, 32
uroin 21, 22, 34, 51
čorekʿin 24
-s 5, 26, 31, 32, 33
sa 5, 8, 26, 28, 29, 34
sakain 24, 51
sē 34
soin 5, 21, 24, 26, 28, 34
z soinhetain 23
takavin 24
-v 21-22
pʿaicaln 39
kʿan 24

5. Phrygien.

σεμουν 12, 16

6. Albanais.

akε 14
andej 13
bark 42
ći- 14
gluhε 39
ǵuhε 39
i, e, tε 5, 12, 13
ńε 14, 19
sivjet 12
sonde 12
sot 12

7. Slave.

(Ordre de l'alphabet latin [tchèque].)

r. *Aljona* 10
r. *Astafij* 10
r. *Avdotĭja* 10
r. *avosĭ* 9
v. sl. *ąglĭ* 42
v. sl. *ątroba* 22
r. *bolěznĭ* 40
v. sl. *bŭčela* 39
tch. *cnost* 39
p. *cnota* 39
p. *cora, córka* 39
tch. *ctnost* 39
s. *časno* 39
slov. *čebela* 39
r. *čestnostĭ* 39
s. *ćer* 39
tch. *dcera* 39
p. *drzwi* 41
bulg. *desu, de-to* 8
r. *dočĭ, dočka* 39
v. sl. *dŭšti* 39
slov. *eden* 10
bulg. *edin* 10
slov. *en*, slovaque *ena, enom* 10
bulg. *ene, eno*, s. *eno* 9
r. *entot* 11
slov. *esej* 9, 35
r. *estot* 11
tch. *ěště* 10
slov. *ete* 9
bulg. *ete, eto*, s. *eto* 9
r. *etot* 6, 11

bulg. *eve*, *evo*, s. *evo* 9
r. *evo* 11
r. *evose* 9
r. *evtot* 11
bas-sorabe *gla* 40
p. *gra* 40
v. sl. *griva* 42
p. *grzeczy* 28
tch. *hra* 40
slov. *hči* 39
r. *chorĭ* 39
s. *ìgla* 40
s. *ìgra* 40
s. *inoča* 19
v. sl. *inŭ* 19
r. *iskra* 40
tch. *jdu* 40
v. sl. *jedinŭ*, *jedĭnŭ* 10, 19
v. sl. *jedva* 19
tch. *jehla* 40
v. sl. *jelĭcha* 10, 42
r. *jese* 9, 10, 11, 35
r. *ješčo*, v. sl *ješte*, tch. *ještě* 10, 11
r. *jeto* 9, 10, 11
v. sl. *jevo* 10
r. *językŭ* 39
tch. *jho* 40
tch. *jméno* 40
s. *jučera* 41
v. sl. *kakŭ* 14, 37
slov. *kar* 20
p. *kcieć* 41
s. *kći* 39
v. sl. *konĭ* 16
v. sl. *konĭcĭ* 16
v. sl. *krivŭ* 42
tch. *ktvu* 41
tch. *ledva* 19
p. *łza* 41
bulg. *-n* 7
bulg. *nakôf* 8
bulg. *nôj* 8
bulg. *noja* 8
bulg. *nolkuva* 8
bulg. *-nu* 8
v. sl. *oba* 42
p. *obfity* 41
r. *odin* 10, 19
r. *odva* 19
v. sl. *ojĭ*, *ojĭdĭnĭnŭ* 18
r. *Oleg* 10
p. russ. *Olena* 10
r. *Olĭga* 10
p. *olśnąć* 41
r. *omela* 10
p. russ. *on* 9
s. *onakov* 8
r. *ono* 9
s. *onoliki* 8.
v. sl. *onŭ* etc. 6, 7, 17, 18
r. *ose*, p. russ. *oś* 9, 10
v. sl. *oslĭpnąti* 41
v. sl. *osmĭ* etc. 40
r. *osoba* etc. 22
p. russ. *Ostap* 10
r. *oto*, p. russ. *ot* 9, 10
p. *ów* 6
s. *ovaj* 7
s. *ovakov* 8
r. *ovo* 9
s. *ovoliki* 8
r. *pčela* 39
p. *pchła* 41
r. *pere-ksti* 41
r. *počtitĭ* 41
v. sl. *poglŭnąti* 41
tch. *polknouti* 41
r. *polno*, *polnote* 14
v. sl. *prachŭ* 42
p. *pszczoła* 39
v. sl. *rosa* 43
bulg. *-s* 7
bulg. *sakôf* 8
s. *sav* 41
tch. *schoř* 39
v. sl. *se* 9
v. sl. *sedmĭ* etc. 40
v. sl. *sego* 16
v. sl. *selikŭ* 9
v. sl. *sicĭ* 8, 37
v. sl. *sĭ* 6, 17, 34
v. sl. *skoklĭznąti* 41
r. *skolĭznutĭ* 41
p. *skra* 40
tch. *skvěti se* 41
s. *slama* 43
v. sl. *slězena* 39
v. sl. *slĭza* 41
s. *slušati* 43
v. sl. *soboją* 22
bulg. *sôj* 8
bulg. *soja* 8
bulg. *solkuva* 8
tch. *sotva* 19
bulg. *-su* 8
v. sl. *svĭtěti* 41
s. *šći* 39
bulg., r. *-t* 7, 32
v. sl. *takŭ* 8, 14, 37
s. *takov*, bulg. *takôf* 8
p. *tam-ten* 6
p. *tchórz* 39
tch. *ten-to* 6
bulg. *-to* 8
bulg. *tôj* 8
bulg. *toja* 6, 7, 8
s. *toliki* 8
v. sl. *tolikŭ* 9
bulg. *tolkuva* 8
bulg. *-tu* 8
v. sl. *tŭ* etc. 6, 7, 34
s. *tvor* 39
s., tch. *u* 41
s. *upiti*, tch. *úpěti* 41
tch. *uštknouti* 39

s. *utva* 43
bulg. *-v* 7
tch. *včela* 39
tch. *vet* 10[1]
v. sl. *vęzati* 45
p. russ. *vilĭcha* 10
r. *vo* 9
r. *Vólĭga* 10
r. *Volĭgá* 10
r. *von* 9, 10
r. *vose, vosĭ* 9, 10
r. *voto, vot* 9, 10
v. sl. **vrĕsŭ* 42
v. sl. *vrtěti* 37
v. sl. *vŭ* 41
v. sl. *vŭpiti* 41
tch. *zníti* 41
v. sl. *zvĭněti* 41
r. *že* 14
r. *žiznĭ* 40

8. Lithuanien.

advos 19
anglis 42
añs 6, 17, 18
ántis 43
añtras 17
árklas 43
blužnis 39
duktė̃ 43
el̃ksnis 42
ẽmalas 10
kláusiu 43
kreĩvas 42
lė̃žùvis 39
rasà 43
szarmà 42
szẽszkas 42
szìs 6, 17
tàs 6
vaĩras 44
vě̃nas 18
vos 19

9. Grec.

ἄγκος 45
ἄγχω 45
ἄκρος 45
ἀμφί, ἄμφω 42
ἀπό 45
ἄροτρον 43
αὖ 13, 14, 45
αὐτός 14
γλάσσα, γλῶσσα 39
ὁ δεῖνα 18
δέρη 42
εἷς 23
εἶτα 11
ἐκεῖ 11, 16, 35
ἔνη 18
ἔνθα 36, 45
ἐπί 45
ἐρείκη 42
ἕρση 43
εὖνις 24
θυγάτηρ 43
ἰῇ ἰῆς 19
κάλαμος 43
κάρφος 42
κεῖνος κῆνος 16, 18
κυέω 13
μία 23
νυός 43
ὁ, ἡ, τό 5, 12
ὄγκος 45
ὄθριξ 18
οἰέτης 19
οἴνη 18
οἶος 19
ὄκρις 45
ὄπατρος 18
ὅς 19
πᾶς 24
πέδον 23
πηλίκος 37
πούς 24
σήμερον 15
σῆτες 16
σκάρῖφος 42
σπλήν 39, 43
τῆνος 18
φάλαγξ 42
φάρυγξ 42
φρέαρ 21
χθές 12

10. Langues italiques et romanes.

lat. *aequus* 19, 45
— *agrestis* 21
— *alius* 16, 45
— *alter* 16
— *caelestis* 21
— *caveo* 13
— *-ce* 14, 26
osque *cebnust* 15
lat. *cedo* 14, 51 (additions)
— *cēdō* 15
— *ceteri* 15
— *cette* 14
— *ceu* 15
fr. *ci* 13
lat. *cis, citimus, citra* 14
osque *combened* 15
lat. *cras* 12, 43
— *curvus* 42
— *dingua* 39
— *domesticus* 21
— *ecce* 14, 37
osque *eizo-* 11, 35
osque *eko-* 15
osque *etanto* 11
osque *fefacust* 15
falisc. *foied* 15
lat. *frangō* 43
— *hic* 5, 15, 35
— *hodie* 15
— *hornus* 15
— *idem* 19
— *inde* 36

lat. *iste* 11
— *jūniperus* 17
— *lien* 39, 42
— *lingua* 39
— *nunc* 14
— *ollus* 16, 45
— *omnis* 23
— *qualis* 37
— *quam* 24
— *quantus* 24
ital. *quello* 9
ital. *questo* 9
lat. *ros* 43
— *sic* 14
— *ulmus* 42
— *unus* 18, 19
— *vanus* 24

11. Celtique.

irl *and* 18, 33, 36, 45
— *cách* 37
— *cé* 15
— *cet* (mod. *cead*) 15
— *cétne* 16
bret. *felc'h* 39
irl. *fróich* 42
gallois *hela, hely* 39
irl. *in, int, ind, in-diu, in-nocht* 13
— *leth, leath-bhocht, leath-fhocal* 33
gallois *llu* 39
gallois *llwyf* 42
irl. *óin* 18
— *ol* 16
gallois *pawb* 37
irl. *selg* ‚rate' 39, 42
— *selg* ‚chasse' 39
— *sluag* 39
— *so* 13
— *sund* 18
gallois *tafod* 39
irl. *tall* 13
— *tech, teglach* 39
— *tenge* 39
gallois *teulu* 39
gallois *ty* 39
gallois *un* 18

12. Germanique.

got. *ains* 18
v. scand. *álmr* 42
v. scand. *annarr* 17
got. *anþar* 17
v. angl. *ār* 44
got. *bai* 42
v. h. a. *balko* 42
v. scand. *barki* 42
got. *bi* 42
allem. *einbeere* 17
m. h. a. *einer* 17
v. scand. *einir* 17
v. scand. *einn* 18
v. h. a. *elira* 42
v. h. a. *enēr* 17
v. scand. *enn* 17
allem. *fast* 36
v. scand. *hálmr* 44
v. scand. *handan* 16
v. scand *hann, hón* 16
allem. *hart* 36
v. h. a. *hē* etc. 16
v. scand. *hér* 36
got. *himma, hina* 16
v. h. a. *hīnaht* 16
v. scand. *hinn* 17
v. h. a. *hintana* 16
got. *hita* 16
v. h. a. *hiuru, hiutu* 16
v. scand. *hrím* 42
v. h. a. *ienēr* 17
v. scand. *inn* 17
got. *jains* 6, 17
v. scand. *kol* 42
got. *sa* etc. 5, 6
dan. *sœr, sœrlig* 22
v. angl. *sé* etc. 16
v. scand. *sér* 22
got. *sis* 22
v. scand. *tunga* 39
v. scand. *þar* 36
angl. *that* 6
v. angl. *þē* 16
angl. *this* 6
got. *vans* 24
v. scand. *verða* 37

Corrections et additions.

P. 14, ligne 3 d'en bas. Lire: *-do* (cf. *quan-do quam-de* v. sl. *koli-ĭ-do tŭ-ĭ(i)-de*)
P. 15, ligne 2. Lire: Uhlenbeck (Zeitschrift f. vgl. sprachf. XXXIX 258)
— , ligne 24. Lire: **ci*
P. 19, ligne 2. Lire: *ὅης*
P. 21. Ajouter (l. 9): *verust verstin*; (l. 13): cf. *artust erknust*; (l. 29): *anjn-uroin* (*anjn-iur*).

This book is a preservation photocopy.
It was produced on Hammermill Laser Print natural white,
a 60 # book weight acid-free archival paper
which meets the requirements of
ANSI/NISO Z39.48-1992 (permanence of paper)

Preservation photocopying and binding
by
Acme Bookbinding
Charlestown, Massachusetts

1996



